

Dissertation sur l'utilité des évacuans, dans la cure des tumeurs, des playes anciennes, des ulcères, &c.; Précédée d'un supplément à une première Dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des playes récentes ... / [C.A. Lombard].

Contributors

Lombard, C. A. 1741-1811.

Publication/Creation

Strasbourg : Levrault, 1783.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bh9c5gjx>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







33963/A/2

14/

95250



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28780243>

DISSERTATION

SUR L'UTILITÉ

DES ÉVACUANS,

DANS LA CURE DES TUMEURS,
DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCERES, &c.

PRÉCÉDÉE

D'un Supplément à une première Dissertation
sur l'importance des Évacuans dans la cure
des playes récentes,

PAR M. LOMBARD,

Maître en chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-
major en chef de l'hôpital royal & militaire de
Strasbourg, Membre de plusieurs Académies,
&c. &c.



A STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

AVEC PERMISSION.

M. DCC. LXXXII.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu un manuscrit intitulé : *De l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs inflammatoires , des tumeurs froides &c.* par Monsieur L O M B A R D , Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg , &c. Cet ouvrage est rempli de réflexions solides , curieuses & utiles ; son auteur paroît n'avoir rien épargné pour le rendre très-intéressant. On doit des obligations à M.^r L O M B A R D , d'avoir voulu entreprendre ce travail , pour faire part au public des judicieuses remarques qu'il a faites sur cette matière : En conséquence j'estime que l'auteur feroit bien de rendre public son travail par la voie de l'impression. Fait à Strasbourg ce 24 mars 1783.

E H R M A N N ;

Doyen des Médecins , Physicien de la Ville , & Membre de la Société royale de Médecine de Paris.

Fautes essentielles à corriger.

Page 4 , ligne 16 , les maladies , *lisez* ces maladies.

Page 5 , ligne 2 , on fait , *lisez* on fait.

Page 17 , ligne 22 , è contrario , *lisez* à contrario.

Page 27 , ligne 2 , ils s'y épaississent , *lisez* ils s'épaississent.

Même pag. lign. 5 , l'être fain , *lif.* l'état fain.

Même pag. lig. 20 , émincissent , *lif.* amincissent.

Page 28 , ligne 8 , de l'os , *lisez* des os.

Page 134 , ligne 9 , le précepte , *lisez* ce précepte.

Page 142 , lign. 10 , les définitions , *lisez* ces définitions.

Page 192 , lign. 11 , la à cure , *lisez* à la cure.



AVANT-PROPOS.

LE SUPPLÉMENT qui est en tête de cette dissertation n'est qu'une suite de mes observations & de mes réflexions sur l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes. Je me suis attaché à éclaircir les points qui avoient paru un objet de discussion aux personnes qui m'ont fait l'honneur de me critiquer. Le premier de mes desirs seroit d'avoir mérité leur suffrage.

Le seul but que je me suis proposé dans cette dissertation étoit de former en faveur des élèves un

petit code raisonné, dans lequel ils pussent reconnoître à-peu-près les cas qui admettent spécialement les évacuans dans le traitement de ces playes. Les accidens où jette le défaut d'attention à observer les circonstances qui font préférer les purgatifs à la saignée, m'ont inspiré le desir de rassembler quelques observations sur leur usage.

Mon projet n'a jamais été d'exclure les saignées de la cure des playes. J'ai plus d'une raison pour être persuadé, autant que qui ce soit, qu'il est des conjonctures où elles doivent être employées, à l'exclusion même de tout purgatif ; mais je ne suis pas moins convaincu qu'il en est où l'on en

abuse , comme il en est d'autres où on les ménage trop.

Ce que je dis ici de la saignée est applicable aux évacuans ; l'usage qu'on doit en faire a ses bornes. Une méthode par laquelle on préconiferoit l'effet de ces remèdes aux dépens des autres , seroit aussi défectueuse que ridicule.

Tandis que je m'occupois de l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes , je sentis tout l'intérêt qu'il pouvoit y avoir de mettre sous les yeux des jeunes chirurgiens une suite de ces mêmes principes dans la cure des tumeurs inflammatoires & des tumeurs froides , dans celle des playes anciennes & des ulcères.

Les plus savans chirurgiens des siècles passés ayant raisonné sur l'usage des évacuans dans la cure des maladies inflammatoires externes , d'après leurs causes & leur siège , je n'ai pas cru faire mieux que de comparer leurs sentimens , & de les rapprocher des connoissances modernes , afin qu'on puisse juger plus sainement de la préférence qu'on doit à l'un ou à l'autre des évacuans les plus universellement admis , la saignée & les purgatifs.

Le phlegmon & l'érésipèle étant les plus communes d'entre les maladies , on a jugé à propos de s'arrêter d'abord aux principes sur lesquels leur thérapeutique étoit

fondée. La base de ces principes une fois connue , on fait ensuite ce qu'on doit aux circonstances particulières qui peuvent intervertir l'ordre du traitement. Il est bien rare qu'on s'égare dans l'administration des moyens curatoires primitifs & essentiels , quand la cause de la maladie est connue , à moins qu'on ne se laisse prévenir en faveur de l'habitude.

L'herpès , le furoncle , le feu persique , la pustule maligne , l'anthrax &c. sont des tumeurs inflammatoires qui participent toujours du phlegmon & de l'éréfipèle par rapport à leur siège immédiat & à leur genre d'inflammation. Mais les unes & les autres de ces tumeurs

sont produites par des agens particuliers qui portent leur caractère distinctif ; ce qui ne peut manquer d'établir une différence réelle dans leur curation.

Les humeurs froides (ainsi nomme - t - on ces maladies dont le germe se développe dans les fluides blancs) attaquent indistinctement toutes les parties du corps. Quelque multipliés qu'on suppose les vices qui donnent lieu à l'altération de ces fluides , leurs effets sont à - peu - près les mêmes.

En suivant les faits de la pratique rationnelle , il est évident qu'on ne peut se promettre de succès dans la cure de ces diverses sortes de maladies , qu'en faisant usage

des évacuans. Ce succès fera d'autant plus sensible qu'on les associera avec les autres espèces de médicamens, dont les propriétés sont connues, pour détruire plus efficacement le vice humoral particulier.

N'ayant eu d'autres intentions que de faire sentir l'utilité des évacuans purgatifs, on a passé sous silence les remèdes qui ont des propriétés analogues; tels sont les diaphorétiques, les sudorifiques, les diurétiques, les errhins, les sialagogues &c, les topiques épispastiques même, qui ont la faculté d'ouvrir des issues par lesquelles l'humeur morbifique s'évacue.

Les tumeurs froides où nous

avons admiré l'utilité des évacuans, sont toutes celles qui affectent le système glanduleux. La salivation produite par l'usage des préparations mercurielles a fourni une occasion d'étendre cette doctrine jusques sur les accidens qui sont la suite de la dentition chez les enfans. Ces réflexions sont suivies de l'avantage qu'on peut tirer des purgatifs dans la cure des tumeurs œdémateuses, flatulentes ou venteuses, dans les accidens qui accompagnent les hernies étranglées, comme dans ceux qui peuvent subsister après la réduction des parties. Des succès publiés sur les bons effets des évacuans dans les cas où des corps étrangers avalés

s'arrêtent dans l'estomac ou dans les intestins, ont décidé à terminer cette première section par un extrait court & raisonné de la savante dissertation de M. HÉVIN sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage.

La seconde section consiste à prouver l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes & des ulcères. La suppuration qui affecte les vaisseaux dans l'une & l'autre maladie, ainsi que l'état des chairs, ont paru le guide le plus sûr à suivre pour régler l'administration de ces remèdes.

Le pus considéré sous les diverses formes dont il est susceptible en différens cas, par rapport à sa

quantité, à sa couleur, à sa consistance & à son odeur, ont dirigé toutes les réflexions qu'on se propoisoit de faire sur cet objet. L'observation a fait connoître en outre que la quantité de la matière puriforme, sa couleur & son odeur, n'étoient pas toujours des motifs pour faire usage des évacuans. Il n'en est pas de même de sa trop grande fluidité ; elle peut en indiquer accessoirement l'usage.

La dépravation des humeurs & la dissolution putride ont fixé l'attention pendant un instant. Il a paru sensible, d'après les travaux de l'immortel QUESNAY & d'après l'expérience même, que l'utilité des purgatifs étoit essentiellement

reconnue dans les cas de colliquation humorale & dans ceux où l'infection pourroit se communiquer aux humeurs ; ce qu'on ne peut éviter en effet , qu'en les dépouillant , par des évacuations soutenues , du vice impur qui est disposé à y porter la contagion. Cette section est enfin terminée par un paragraphe sur la contusion , dans lequel on croit prouver la nécessité de varier la méthode curative selon le degré de l'âge & de la constitution.

J'abandonne à de judicieux critiques l'extrait de cette dissertation ; plus éclairés que moi mille fois , ils contribueront , en relevant mes erreurs , à jeter plus de jour

sur la pratique de la chirurgie médicale , & mes vœux seront remplis. S'ils ont quelques égards aux raisons qui m'ont déterminé à soumettre mes principes à leur jugement , ils ne pourront ni m'en faire mauvais gré, ni me reprendre avec aigreur , puisque le desir seul de contribuer aux progrès de mes élèves a été le premier motif qui m'ait animé. Je n'ai répété dans cette dissertation , que ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont été à portée de voir tous les jours dans le cours de ma pratique à l'hôpital : je n'ai rien écrit, en un mot, qu'après l'observation.

Il auroit été possible que je m'étendisse un peu plus sur chaque

objet en particulier ; mais je n'aurois pu le faire qu'en tombant dans des répétitions ennuyeuses, qu'en compilant les livres de l'art, & qu'en chargeant chaque feuillet d'observations, où les mêmes faits toujours reproduits sous des formes & des autorités différentes, auroient infailliblement jetté de la confusion dans les récits & fatigué les lecteurs. Si je ne me suis pas conformé à l'usage, c'est que je craignois le reproche qu'on adresse avec fondement à ceux qui s'appliquent à suivre l'ordre chronologique de tous les auteurs pour les imprimer tour-à-tour au bas de chaque page. J'ai mieux aimé exposer succinctement mes réflexions

xions, que de m'occuper à faire des recherches qui n'eussent servi qu'à grossir cette dissertation, & à la faire paroître érudite, travail qui demande moins à l'esprit qu'à la patience.





S U P P L É M E N T
A LA PREMIÈRE DISSERTATION.



LA SOCIÉTÉ libre de Strasbourg m'ayant invité de donner suite à mes réflexions sur la nécessité & l'importance des évacuans, je n'ai pu m'y refuser. Cette invitation a même contribué à presser mes travaux, & je suis redevable aujourd'hui à cette compagnie de la douce satisfaction que j'ai de remplir mes engagements, en présentant au public & à mes élèves en particulier cette seconde dissertation. Les témoignages de bienveillance & de bonté dont m'honorent la plupart des gens de l'art de cette grande ville, m'ont inspiré un

nouveau courage , & je reprends la plume avec plaisir. J'avoue de bonne foi que quelques ridicules semés par-ci par-là , par certains critiques, sur ma première dissertation , avoient refroidi mon émulation & ralenti mon zèle. Je croyois cependant n'avoir rien épargné pour me mettre à l'abri des reproches que m'a faits , l'un de m'être servi d'une expérience particulière tentée avec succès par de grands maîtres , pour prouver une proposition générale qu'ils n'ont pas pensé à établir (1) , & l'autre de m'être efforcé de rajeunir une méthode que personne n'ignore , & connue depuis des siècles (2) : Moi , qui avois pris soin de dire dans mon introduction (3) que j'étois fort éloigné de penser que mes réflexions sur l'importance des éva-

(1) Cette imputation se trouve dans le 2. journal de médecine militaire , p. 259.

(2) Celle-ci dans une brochure imprimée à Kehl en 1782.

(3) page onze.

cuans pussent avoir le mérite de la nouveauté. J'ignore si ce reproche est fondé ; mais ce que je fais , c'est que je me suis contenté de réunir sous un seul point de vue les excellens principes dispersés dans les immenses écrits des anciens , parceque je voyois avec peine qu'on les négligeoit. Une contradiction aussi manifeste de la part de mes censeurs me prive du plaisir de leur répondre.

On laisse présumer ensuite avec adresse que mon unique intention étoit de diriger principalement mes vues sur les playes de tête ; puis après on fait sentir que j'ai eu tort d'adapter la même doctrine à celles de la poitrine , du bas-ventre & des extrémités. Je dis à cela que je n'ai jamais eu le projet de restreindre la nécessité des évacuans aux playes de tête seulement ; je me suis expliqué à cet égard p. 6 , 7 , 8 de mon introduction d'une manière qui le prouve *à contrario*. Les sentimens des chirurgiens étant encore

divisés sur la nécessité & l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes, il m'a paru que je pouvois, sans crainte de choquer personne, présenter mes observations, les appuyer d'autorités respectables & d'un raisonnement impartial.

Je me plais aussi à répéter, que je n'ai point eu l'intention de faire une règle générale des évacuans dans la cure de ces playes, & que loin d'ignorer qu'il est des cas qui en contr'indiquent l'usage, je fais qu'il en est où ils sont incontestablement nuisibles. L'exercice de la chirurgie est seul capable d'instruire sur une matière si importante, & il n'appartient qu'à ceux qui la cultivent avec soin de prononcer définitivement.

S'il est reçu (ainsi que je le crois) que la variété des cas doit diversifier la pratique, cette pratique cessera-t-elle d'être, si au lieu d'une saignée on évacue ? Ce qu'on entend par pratique en médecine comme en chirurgie,

n'appartient-il pas autant aux évacuans qu'à la saignée ? Et le chirurgien instruit & guidé par les symptômes & par certains évènements, méritera-t-il moins de l'art, parcequ'il aura satisfait aux indications par un purgatif, que celui qui aura placé une saignée qui aura été indiquée ?

Je n'ai donc point contrarié la règle générale, puisque je l'ai suivie & rendue avec observation ; car, pour que je l'eusse fait, il auroit fallu que cette généralité, applicable à la cure des playes récentes, n'embrassât que ce qui a rapport à la saignée. Mais la saignée n'étant qu'un des moyens dans la cure des playes récentes, elle ne peut comprendre, ni renfermer en elle la généralité des autres moyens curatifs connus : d'où il suit que les différentes espèces d'évacuations, ainsi que la saignée, doivent être *identiques* ; la pratique chirurgicale employant les uns & les autres indistinctement, selon les circonstances.

Bien loin de m'être attaché à des faits particuliers , je me suis donc essentiellement occupé à en suivre la généralité ; & c'est ainsi que j'ai eu le loisir d'apercevoir combien grande étoit leur discordance. Je rappelle , sans égard d'abord pour les différentes constitutions, les époques de la plénitude alimentaire & de la cacochymie humorale , pour que l'on puisse juger , d'après des indications appuyées sur des certitudes dans les cas de blessures , si on doit préférer les évacuans à la saignée , ou la saignée aux évacuans. Je vois parmi beaucoup d'autres le sentiment d'un praticien recommandable , confirmer en peu de mots ce que j'ai pu dire au sujet des évacuans , & insister sur ce que le point du traitement dans les playes demande beaucoup de circonspection (4). Il est

(4) LOUBET, Traité des playes d'armes à feu, Pag. 211.

possible que je me sois trompé sur le choix des circonstances qui réclament les médicamens évacuatifs (5); mais cette erreur ne détruiroit ni leur nécessité, ni leur importance. Quoiqu'il en soit, je me sou mets bien volontiers à changer d'opinion, dès qu'on m'aura suffisamment éclairé par d'autres principes.

C'est inutilement que par des frivo lités on a voulu prendre la peine d'affoiblir le prix de mes talens; ils sont à un si bas titre, que je les croyois à l'abri d'une si noble attaque. Ceux qui m'ont fait l'honneur de me juger avec

(5) L'auteur de la critique imprimée à Kehl a l'indulgence de me faire observer que c'est *évacuans* qu'il faut entendre au lieu d'*évacuatifs*; mais, n'en déplaît à Monsieur le puriste plutôt qu'à moi, le terme *évacuatif* est synonyme à *évacuant*. Un peu moins de présomption auroit permis à M** de vérifier le terme avant que de m'en faire un reproche. N'importe, cette correction déplacée ajoute à l'idée qu'on peut se faire de l'éminent degré de perfection dans lequel il possède la langue française.

impartialité , m'ont rendu justice ; ils ont bien vu que c'étoit moins à des maîtres que je parlois qu'à des élèves, d'une partie de l'éducation chirurgicale desquels je suis chargé par un des premiers devoirs que je connoisse, qui est mon attachement pour eux. Quoique l'exemple ait précédé la règle , ils ne me reprocheront pas le moindre défaut dans l'application que j'en ai faite sous leurs yeux.

Une des choses qui ne m'a pas le moins déplu , est que , malgré la clarté avec laquelle j'ai cru m'être énoncé , mes savans antagonistes n'ont pas laissé de vouloir tourner contre moi la pureté de mes propres expressions , en intervertissant l'ordre dans lequel je me suis expliqué. Je vois mieux le pourquoi que le comment : c'est qu'on a pris plaisir à confondre les maladies dont je ne parle pas , avec les cas de maladie dont je parle , afin , sans doute , de me trouver

du ridicule. Si on prend la peine de lire la vingt-cinquième page de ma dissertation, on verra que je dis que la nécessité des remèdes évacuatifs est connue, sinon prouvée, *dans tous les cas* de playes récentes indistinctement, quel que soit leur siège & les parties qu'elles intéressent. Je n'ai donc pas dit *dans toutes les playes*, comme on voudroit le faire croire à ceux qui ne m'ont pas lu; mais *dans tous les cas de playes*. Or, ces cas supposent-ils autre chose que les considérations que j'ai mises en avant, c'est-à-dire, la plénitude des premières voies par des alimens ou des boissons, la nature des maladies dont il est possible que le sujet soit affecté, son tempérament, la disposition de ses humeurs au moment où il a été blessé, & enfin une cacochymie bilieuse ou pituiteuse, atrabilaire ou férouse, plus ou moins marquée. Mes observations & celles des auteurs dont je me suis étayé justifient, ce me semble,

la solidité de ma doctrine. J'aurois pu les multiplier ; mais je craignois les redondances , parcequ'elles sont communément vicieuses. Les particularités sur lesquelles je me suis appuyé me paroissent prouver de reste l'importance des évacuans dans les cas où leur usage est indiqué ; & c'est ainsi que j'ai pensé avoir assez de témoignages en leur faveur. Monsieur DE LA MARTINIERE (6), Conseiller d'État & premier Chirurgien de LOUIS XVI. & de son ayeul , a dit en très-peu de mots ce que j'aurois désiré rendre dans une plus grande étendue. Il parle d'après l'expérience , & pose pour principe , » que le danger des playes d'armes à feu , même les plus graves , dépend souvent moins du désordre local , que de la dépravation consécutive des humeurs , par laquelle toute l'économie animale est troublée dans ses fonctions.

(6) Dissertation sur le traitement des playes d'armes à feu, vol. 4 in-4.º pag. 17.

La plupart des soldats , ajoute - t - il , & même les officiers , sur-tout à la fin des campagnes , sont , par la suite inséparable de leur état , dans une disposition prochaine à la maladie. Souvent à l'instant qu'ils sont blessés, ils ont le ventre farci d'alimens de mauvaise qualité : aussi voit-on qu'à peine on a calmé les premiers accidens , que les matières qui se putréfient dans les intestins sont le germe d'une fièvre secondaire qui peut avoir les plus mauvaises suites. » Sa reprise n'est pas moins intéressante , on peut la lire (*loc. citat.*). Je m'étois servi de l'autorité de Monsieur DE LA MARTINIERE dans un cas particulier ; j'avoue à ma honte que j'avois perdu de vue , qu'il avoit , comme moi , parlé en général de la nécessité des évacuans , & que je n'étois plus que l'écho de ses préceptes.

Suivons notre objet. Quelqu'intéressantes que soient les observations présentées par la nature , dans des circonstances où,

l'art forcé de rester dans l'inaction , elle se suffit enfin , quoiqu'après avoir été imprudemment inquiétée ; elles ne démontrent cependant pas ces observations , qu'il faille toujours l'abandonner à son gré. La sagacité du chirurgien consiste à démêler celles des indications qui ont plus d'analogie entre la constitution , les besoins du malade & les propres habitudes de la nature même ; & celui qui les fait le plus directement est incontestablement le plus habile. Ne seroit-ce pas entreprendre de vouloir prouver l'entière inutilité des deux médecines , que de dire qu'on peut remettre tout entre les mains de la nature , elle qui a souvent tout autant besoin d'être sollicitée que contredite , & d'être suivie que remise dans la route dont elle s'est écartée pour la cure des playes & des ulcères sur-tout ?

L'art de connoître les tems convenables pour placer les évacuans dans la cure des playes récentes ou anciennes

a fixé d'une manière savante l'attention des premiers maîtres. Bien persuadés des erreurs qu'on pouvoit commettre dans le traitement de ces maladies , ils ont senti la nécessité de s'y arrêter , & ont apprécié l'intérêt qu'il y avoit d'établir des principes certains sur un objet qu'ils regardoient avec raison de la dernière importance : & ces principes sont fondés sur leurs observations. Je ne me lasserai jamais de douter qu'il soit ridicule de répéter leurs expériences ; mais le certain est que l'usage des évacuans , quoique généralement connu , a été admis par les uns & rejeté par les autres. Il n'en est pas de même de la saignée ; elle a été généralement adoptée ; mais employée trop inconsidérément dans la plupart des playes , elle m'a inspiré , ainsi qu'à tant d'autres , quelques réflexions sur son abus. La légèreté avec laquelle je l'ai vu souvent ordonner , m'a quelquefois effrayé. J'aurois désiré qu'in-

dépendamment des circonstances particulières qui pouvoient l'indiquer , on eût les égards nécessaires pour la manière de vivre des blessés , pour le climat qu'ils habitent , & que , sans même s'arrêter à leur constitution & à l'état positif dans lequel ils ont été frappés , on ne confondît pas toutes les particularités qui pourroient mener à une décision judiciaire , avant que d'administrer un moyen qui ne peut être indifférent. Je ne puis mieux faire sentir la nécessité de cette parfaite combinaison entre la maladie & les remèdes, qu'en exposant ici ce que dit un des plus célèbres chirurgiens du siècle , M. LOUIS , dans sa savante préface placée à la tête du cinquième volume des prix de l'Académie royale de chirurgie. M. LOUIS disserte d'abord sur la théorie des lésions de la tête par contre-coup , afin de servir de modèle aux concurrens pour le prix proposé en 1768 par cette célèbre Académie. Il

rappelle avec autant d'exaëtitude & d'attention que de précision les divers moyens qu'on a l'habitude d'employer dans les cas d'épanchement dans le cerveau. La science profonde de ce grand chirurgien le conduit ensuite à faire connoître toute la difficulté qu'il y a de se décider à employer un remède plutôt que l'autre dans semblable occurence.

» On peut beaucoup nuire , dit M. LOUIS , même en voulant soulager , faute de règles précises sur le choix & l'administration des meilleurs moyens , souvent indiqués par des circonstances & contr'indiqués par d'autres. Il faut un jugement bien net pour décider , dans les cas difficiles , de la préférence ou de l'exclusion de différens moyens , relativement salutaires , mais dont l'usage peut être nuisible & dangereux : ce sera , sans doute , aux yeux du plus instruit & du plus intelligent que ces cas feront le moins embarrassans. La connoissance des

principes est faite pour guider dans les sentiers épineux de la pratique. La vie & la mort ne dépendent que trop souvent d'une saignée faite ou omise mal-à-propos. Les secousses causées par un émétique , si utile en certain cas , peuvent , dans d'autres , augmenter l'épanchement & le rendre mortel (7). Les saignées , si efficaces dans l'apoplexie sanguine , peuvent être inutiles ou funestes dans la féreuse. »

Les cas tout-à-fait simplifiés par la nature des symptômes , m'ont décidé en faveur des évacuans préférablement à la saignée dans le petit nombre des circonstances que j'ai présentées ; & je crois encore ma doctrine si saine , que je n'ai garde d'imaginer avoir commis la

(7) L'auteur de la lettre imprimée à Kehl prend humainement l'exception à la règle pour une contradiction manifeste , lorsqu'après avoir dit , pag. 82 de ma dissertation , que dans les cas d'épanchement , à quelque chose près considérable , l'action du vomissement ne pouvoit qu'augmenter le mal.

plus légère faute dans l'exclusion & dans l'admission que j'ai faite des uns & des autres. Plus j'ai réfléchi sur les avantages qu'on pouvoit se promettre en combinant les cas où les évacuans devoient précéder la saignée & sur ceux qui l'excluoient, plus la théorie m'en a paru intéressante. Comment, me suis-je dit, où fera l'inconvénient d'évacuer, quand on sera convaincu par des signes positifs que le blessé a les premières voies farcies d'alimens, & qu'ainsi que les secondes elles regorgent d'humeurs ? Je ne vois là, ajoutai-je, ni délicatesse de tact, ni hardiesse, ni témérité. Une marche si conforme à la cure de la plupart des playes auxquelles les militaires sont exposés, persuadera les nouveaux praticiens de la nécessité de comparer les cas avant que de se décider, & les préservera en même tems de l'erreur abusive d'administrer indifféremment les mêmes remèdes. Appuyés successivement sur

leurs propres observations , ils ne manqueront pas de se deffiller les yeux sur les inconvéniens & les abus d'une pratique qui n'a force de loix que par un usage mal entendu. Je méditois ainsi , lorsque je me suis rappelé un cas singulier où LOUBET (8) avoit donné l'émétique avec le plus grand succès.

Un officier reçut en 1736 à Verdun-sur-Meuse deux coups d'épée ; l'un coupoit trois des tendons extenseurs des doigts , & l'autre perçoit l'estomac dans sa partie moyenne : un long repas avoit précédé immédiatement le combat. A l'arrivée de LOUBET , les alimens sortoient par la playe , & les extrémités étoient froides , quoique le tems fût chaud. Le parti que prit ce chirurgien dans un cas aussi grave fut hardi ; il donna l'émétique sur le champ afin de vuidier & d'affaïsser ce viscère. Les suites

(8) Traité des playes d'armes à feu , pag. 221.

en furent heureuses , malgré toutes les inquiétudes que le blessé éprouva par les poursuites qu'on fit contre lui , & il guérit parfaitement bien. La réflexion que fait LOUBET en terminant son observation intéresse trop ceux en faveur de qui j'écris , pour la passer sous silence. Il fait remarquer qu'il est plus avantageux que l'estomac soit blessé étant rempli , parcequ'une fois vuide , il se contracte aisément & se guérit , ce qui n'arriveroit pas , s'il étoit blessé étant vuide.

Si cet évacuant vomitif n'a rien produit de fâcheux dans un cas de ce genre , pourquoi suspecteroit-on toute autre espèce de remèdes évacuatifs dans une infinité d'autres qui ne laissent aucune crainte sur le résultat de ces remèdes relativement aux parties blessées ? Les évacuans (car c'est ainsi que je raisonnois) n'excluent point la saignée : qui peut empêcher qu'on ne l'employe

& qu'on ne la répète au besoin ? Lorsqu'après des évacuations , indispensables d'abord , l'artère est remplie , les pulsations sont dures , fortes & précipitées , & que les douleurs s'accroissent , la saignée agit alors bien plus efficacement ; elle appaise plus sûrement & plus promptement l'agitation & le mouvement tumultueux des fluides , en diminuant la roideur des solides que l'excès de l'engorgement portoit à une extension démesurée. N'ayant plus ensuite à lutter contre le vice humoral qui pouvoit , quoiqu'en circulant confusément , irriter les vaisseaux , & les forcer à se contracter avec violence ; on a alors la ressource de calmer l'effervescence du sang par la saignée , & elle opère en effet ce prodige avec un succès admirable. Qu'on ne se persuade pas cependant que , malgré tous les avantages de la saignée , elle puisse être un remède universel dans toutes espèces de douleurs vives &

d'inflammations à la suite des playes récentes : il faudroit , pour que cela fût , que tout ce qui est douleur & inflammation ne dépendît que d'une seule & même cause : mais la pratique chirurgicale en présente plusieurs où la saignée seroit un secours impuissant , & quelquefois plus funeste qu'utile. Indépendamment des choses qui ont un rapport immédiat à l'hygiène , on trouve parmi ces causes une irritation décidée par l'espèce d'instrument qui a fait la playe , & qui demande souvent , pour rendre le calme , de l'étendre davantage au moyen des incisions convenables ; par la nature & la délicatesse des parties lésées ; par la présence de certains corps étrangers ; par l'existence de quelques esquilles qui ne cessent d'inquiéter les fibres sensibles en les pressant ou en les déchirant ; par l'espèce de médicament dont on aura fait usage ; par la complication des pièces de l'appareil ; par son application non

méthodique ; par la situation de la partie ; & enfin par un nombre prodigieux d'autres accessoirs également onéreux , & contraires par conséquent à la tranquillité que la nature exige.

Tant de causes si différentes entr'elles ont cependant les mêmes effets ; & si elles offrent aux chirurgiens instruits des circonstances propres à faire briller leur génie , loin d'accueillir la saignée comme un moyen de détourner la douleur & l'inflammation , ils se la représenteront comme une cause capable d'affoiblir les ressorts de la nature en appauvrissant les sucs dont elle a besoin pour soutenir les suites d'une maladie longue. Heureux encore si ces effets se bornent là !

D'après cette foible peinture des maux que la saignée abusive peut faire naître dans la cure des playes , étoit-il juste de me reprocher d'avoir dit qu'un peu plus de circonspection dans son usage seroit aussi louable qu'utile ? Voilà mon

mot, voilà ce que j'ai voulu faire sentir en parlant de la saignée ; & c'est pour ce mot qu'on m'accuse d'avoir préconisé les évacuans à son mépris, dans la cure des playes !

Peut-être que si dans un sens contraire je m'étois attaché à faire l'apologie de la saignée, j'aurois trouvé plus de contradicteurs encore ; tant il est vrai que la critique est toujours féconde en ressources, & qu'elle est rarement délicate sur le choix !

L'article de la diète à part, c'est là à-peu-près où se bornent les torts qu'on me reproche. On a prétendu que c'étoit mal - à - propos que j'avois regardé la diète soutenue comme insuffisante dans la thérapeutique des playes qui offroient des indications aux évacuans. Ne feroit-ce pas vouloir dire, si je ne me trompe, que la diète absolue peut y suppléer ? d'où on peut tirer cette conséquence que les évacuans deviennent inutiles.

Mais il est question de savoir actuellement si, dans le cas d'une diète absolue & soutenue, il est possible qu'avec le secours des boissons, quelque abondantes qu'on les suppose, la nature affoiblie de plus en plus puisse conserver une action assez forte pour expulser les humeurs viciées ? J'ai toujours cru jusqu'ici que, plus la nature étoit foible, plus ses opérations devoient être lentes. C'est pourquoi je concevois qu'il étoit plus à propos d'évacuer par un purgatif proportionné, que d'épuiser le malade par une diète absolue & durable. Persuadé que je suis encore de son insuffisance dans les cas où j'ai proposé les évacuans de préférence, je soutiens l'affirmative, sans opiniâtreté cependant. Pour que la diète remplisse *quelquefois* la même indication que les évacuans, il faut supposer qu'une diète absolue peut changer les humeurs viciées en humeurs saines ; ce qui n'est pas présu-

mable. Toute abondante que puisse être la transpiration déterminée par le relâchement & la foiblesse des parties , peut-on se flatter qu'elle épuîsera les fucs impurs rentrés dans la masse , ainsi que ceux qui circulent avec lenteur dans les cryptes des glandes , ou qui séjournent dans leurs réservoirs ; fucs , dis - je , qu'on ne vient communément à bout de déplacer & d'expulser qu'à force de purgatifs (9) ?

(9) On a assimilé dans la brochure dont nous avons parlé , les effets de la diète sur la nature , avec les effets de la nature dans les maladies aiguës qui se terminent par des crises. Sans prétendre entrer dans des discussions qui nous éloigneroient trop de notre objet , quoique fort intéressantes , cependant on sent la nécessité de demander , si dans les crises *en général* on doit ou non aider la nature ? Dans cette acception , quels sont les cas où l'art peut lui être essentiellement utile , & ceux où il lui feroit défavorable ? Dans la circonstance enfin où il feroit important de la servir , les moyens qu'on peut employer doivent-ils être constamment appliqués d'après le même principe ? On conçoit d'abord que cette dernière proposition exige certains égards ; car en considérant la nature dans le travail des crises , on

On fait très-positivement par l'expérience & l'observation qu'une diète exacte & soutenue rallentit & diminue l'activité d'une maladie inflammatoire ; mais ni l'expérience ni l'observation ne démontrent pas qu'elle en détruise les principes actifs : aussi les auteurs qui se sont le plus attachés à en connoître les effets , ne la considèrent-ils que comme

ne peut se dispenser d'admettre les variétés nombreuses dont elle est susceptible relativement à ses facultés effectives & agissantes, & à ses facultés abolies. On peut consulter sur cet article les différens auteurs qui se sont spécialement occupés des crises.

Les maladies aiguës & les chroniques ont des termes où aboutit la cure quand la nature est victorieuse : chaque maladie a sa terminaison particulière : mais il arrive quelquefois des changemens subits qui sont marqués par certains jours dans les maladies aiguës , & qui dans les chroniques arrivent le deuxième , le troisième & le quatrième mois : ces changemens se connoissent sous le nom de crises : mais ces crises ne doivent pas être confondues avec certains évènements qui changent peu à peu les dispositions de la nature , & dont elle profite pour mettre fin à une maladie qu'une cause souvent ignorée entretenoit.

un des moyens de la cure , mais non comme l'unique.

On ne doit pas confondre la diète absolue , *diæta tenuissima* , avec le régime de vivre : il est possible que celui-ci opère de merveilleux effets sans le concours d'aucun autre moyen ; cela est même prouvé par plus d'un fait. Ce sont les circonstances qui font varier la méthode curative : c'est ainsi qu'un régime combiné a eu des succès surprenans que la diète la plus austère n'auroit jamais produits : d'où on peut conclure que la diète absolue, celle dont nous avons prétendu faire connoître l'insuffisance dans la cure des playes récentes, n'a d'autres propriétés que celles de prévenir l'augmentation des humeurs , & de favoriser ainsi l'effet des évacuans.

Si je n'ai pas suffisamment démontré dans ma première dissertation l'utilité, l'importance & la nécessité des évacuans rapportés à la cure des playes nouvel-

les , si je n'ai pas donné assez de preuves de la solidité des préceptes que j'ai adoptés , si n'ai pas enfin pleinement répondu aux objections qu'on m'a faites , je vais y suppléer par de nouvelles observations recueillies depuis la publication des premières.

Le nommé Étienne *** cavalier au régiment de la Reine , compagnie de Montheille , fut blessé d'un coup de sabre étant yvre , le 3 avril 1782 , & le lendemain il entra à l'hôpital. La playe pénétrait dans la cavité du bas-ventre à la région épigastrique , sans lésion des parties contenues. Les accidens étoient pressans ; l'oppression , la tension du bas-ventre & sa dureté douloureuse n'étoient qu'une partie des symptômes qu'il éprouvoit ; le pouls étoit d'une foiblesse extrême , & une sueur gluante couvrait son corps dont la chaleur étoit presque éteinte. Ses extrémités étoient froides & les anxiétés si fortes , qu'il portoit

ses bras de tous côtés. On avoit cru le soulager par une saignée faite l'instant d'après le coup ; mais vu l'état du malade je pensai qu'il étoit plus à propos de lâcher le ventre par l'entremise de quelques lavemens purgatifs. Le succès en fut heureux : je saisis l'instant pour lui faire passer quelques verrées d'eau minérale qui procurèrent une dizaine de selles dans la journée. L'état du malade fut changé avec avantage ; il respiroit avec beaucoup moins de peine ; le bas-ventre un peu souple étoit moins douloureux ; & quelques heures d'un sommeil tranquille contribuèrent à calmer mes craintes. Le lendemain le pouls étoit développé ; mais le bas-ventre étoit encore empâté & un peu douloureux ; ce qui me décida à l'évacuer avec une tisane laxative légèrement émétisée. Là les accidens cessèrent , & le 3.^e jour le pouls étoit à peine ému : le malade sortit de l'hôpital le 23 suivant pour reprendre son service.

Un Grenadier de Normandie, nommé Belle-palme, reçut dans l'ivresse un coup de bayonnette le 5 mai de la même année ; le coup étoit dirigé entre la 3.^e & la 4.^e vraie côte du côté droit, & pénétra, mais sans lésion. La respiration étoit gênée, le bas-ventre douloureux & médiocrement élevé. Moins la faiblesse de pouls indiquoit la saignée, plus la plénitude du malade y répugnoit. Trois lavemens préparés avec une once de lenitif & un gros de cristal minéral administrés à des distances proportionnées procurèrent quatre évacuations fort abondantes. Le pouls se releva peu à peu, & les inquiétudes du malade s'apaisèrent. Il fut évacué le lendemain avec un minoratif qui entraîna plusieurs selles. La nuit fut tranquille, & le reste de la journée se passa assez bien jusqu'au soir, que l'artère fut dure, les pulsations fréquentes & la chaleur très-vive. L'indication à la saignée étoit évi-

dente : elle fut faite , & environ deux palettes & demie de sang , tirées du côté opposé , rendirent le calme. Il fut purgé le 10 suivant pour la seconde fois , & le 20 il sortit de l'hôpital parfaitement rétabli.

Jacob Wagner , caporal au régiment d'Anhalt , compagnie de Schmuck , âgé de 40 ans , d'une constitution cacochime, reçut le 31 mai un coup de pointe d'un sabre , qui lui ouvrit la poitrine à sa partie supérieure & latérale droite entre la seconde & la troisième côte. Le poumon étoit lésé ; la toux , l'oppression & le crachement de sang le dénotoient assez. Le pouls étoit petit & concentré , & le corps entier dans une agitation continuelle : la plénitude de l'estomac exigeoit qu'on entraînât les alimens par les felles : les lavemens & les boissons remplirent cette indication. Ces moyens, les seuls que je crus devoir employer, opérèrent avec fruit : le pouls se relâcha

quatre heures après, & il fut saigné sur le champ du bras gauche. Un lavement purgatif qu'il prit ensuite l'évacua sept à huit fois. La nuit fut partagée entre le sommeil & la veille ; & l'heureuse disposition dans laquelle je trouvai le blessé le lendemain me détermina à lui faire passer un minoratif qui opéra suffisamment. Les accidens cessèrent insensiblement depuis cette dernière évacuation, & le bien-être s'est si parfaitement soutenu, qu'il auroit été en état de sortir de l'hôpital au bout de trois semaines, si la situation qu'il étoit obligé de tenir sur le côté malade n'avoit réuni les bords de la playe avant que le fond ne fût cicatrisé : il sortit enfin le quatre juillet pour reprendre ses exercices militaires.

Le nommé Teflier, d'une constitution phlegmatique, caporal au régiment d'Angoumois, compagnie de Monthardret, fut blessé d'un coup de bayonnette entre la quatrième & la cinquième vraie

côte du côté droit près du sternum. La playe, quoique pénétrante, n'avoit point intéressé le poumon. Ce malade entra à l'hôpital le 30 juin 1782 à 7 heures du soir, alimenté par une bière nouvelle de laquelle il avoit fait excès. Une indication aussi certaine m'engagea à débarrasser sur le champ les premières voyes par des lavemens évacuans & des boissons analogues. Il étoit oppressé, & la douleur qui partoît de la playe, s'étendoit jusqu'à la crête de l'os des îles : le pouls étoit cependant très-flexible. Les évacuations alvines furent assez abondantes pour procurer un relâche sensible qui donna près de cinq heures de sommeil au malade. Il fut évacué le lendemain avec trois verrées de décoction de tamarins & de casse, sur lesquels on ajouta un grain d'émétique. Les boissons vulnéraires, un régime discret & quelques lavemens purgatifs administrés par intervalle ont amené

les choses au terme où je les desirois : il sortit de l'hôpital le cinq du mois d'août parfaitement rétabli.

Voilà sans doute encore nouvelle matière à argumenter : on m'opposera peut-être que j'aurois dû combattre les accidens par les saignées de préférence aux évacuans : mais, si c'est une loi reçue de ne rien entreprendre en médecine comme en chirurgie sans des indications, je ne suis certainement pas dans mon tort. Le grenadier de Normandie & le caporal d'Anhalt furent saignés parceque les symptômes l'exigeoient. Mais rien ne s'est présenté d'égal dans le cours du traitement des autres blessés ; à quoi bon aurois-je donc employé la saignée ? Si l'usage la recommande, les règles fondamentales de l'art la proscrivent. Les évacuations étoient indiquées, & tout contr'indiquoit la saignée. Les humeurs indigestes & impures qui feroient inévitablement

rentrées dans la masse , étant altérées & expulsées par les évacuans , la fièvre vulnéraire ne pouvoit être que légère. Il ne me restoit autre chose à faire que d'être spectateur tranquille des mouvemens de la nature , d'épier les circonstances où je pourrois lui être utile ; & c'est ce que j'ai fait. Quand une fois les agens morbifiques sont exclus , il est rare que les accidens soient graves. L'aïssance dans laquelle se trouvent tous les viscères après des évacuations proportionnées à la somme des humeurs qui les surchargent , influe singulièrement sur ceux de ces mêmes viscères blessés. De cette tranquillité dans les humeurs (les voies excrémenticielles étant ouvertes) suit un calme non équivoque que la cessation prompte des symptômes les plus redoutables démontre sans déguisement. Le choix , la préparation & la quantité des alimens respectifs à chaque espèce d'individus relèvent peu à peu.

leurs forces, les soutiennent & les dispensent par conséquent des longues convalescences dans lesquelles les jetteroient infailliblement les saignées abondantes & indiscrètement faites. Ces motifs ne sont pas les seuls qui réclament contre l'abus de la saignée ; il en est un autre qui n'est point étranger aux connoissances même les plus ordinaires : c'est du local des villes que les malades habitent dont je veux parler. Le livre d'Hippocrate *de aëre, aquis & locis*, présente des inductions relatives à l'usage plus ou moins fréquent qu'on peut faire de la saignée. De légères réflexions nous feront convenir qu'il n'est point indifférent de considérer la situation des hospices de santé, lorsqu'il est question de multiplier les saignées ou de les *restreindre*. Ces hospices sont assez indistinctement établis dans des lieux bas, humides, peu aérés, froids, environnés d'eau courante ou stagnante, comme dans des

endroits élevés, secs & chauds, & éloignés des eaux. Cette opposition dans le local conduit par conséquent à des considérations aussi utiles qu'intéressantes. C'est ainsi qu'on conçoit qu'il faut être plus circonspect dans l'administration de la saignée, si les lieux habités sont humides, froids & mal sains comparative-ment à ceux qui sont secs & chauds. Les saignées trop copieuses ou trop multipliées, appliquées au premier cas, relâcheroient inévitablement trop les fibres, & loin d'être favorables aux malades, elle leur feroient nuisibles ou funestes. C'est de ce défaut d'attention à observer les règles de l'hygiène qu'on voit quelquefois des suppurations lentes & visqueuses, même dans les playes récentes, ou que sous peu de jours elles sont frappées de gangrène, ou qu'enfin les malades tombent dans la cachexie, dans la leucophlegmatie, ou qu'ils deviennent scorbutiques. Il n'en

est pas de même des emplacemens fecs & chauds : les fibres se soutiennent toujours dans une forte d'élasticité qui les défend contre la débilité & le relâchement : c'est alors que les saignées peuvent être plus copieuses & plus fréquentes relativement, sans crainte d'encourir des inconvéniens. Cette vérité, capable de frapper le sens le plus commun, peut encore trouver des contradicteurs ; que fait-on ? N'importe, je ne verrai pas avec moins de regret certains chirurgiens, comme FALCO, qui régloit les jours de diète sur l'étendue de la playe, n'avoir d'autres considérations pour la multiplicité des saignées, que par le même motif. Une chose non moins digne d'observation c'est que, malgré que les premières saignées ne soient ordinairement que provisoires, on débute assez volontiers par les faire copieuses, & je n'en connois pas encore la raison. Cette pratique abusive est passée d'âge en âge,

& elle est encore aujourd'hui un point de doctrine invariable pour quelques-uns, dans le traitement des playes récentes.

Si les chirurgiens qui sont chargés de veiller à l'éducation des élèves & de les former à la pratique prenoient la peine de leur représenter sous un point de vue réfléchi les cas où elles doivent être plus ou moins fortes, rares ou multipliées; je me plais à croire qu'on parviendrait à se désabuser en dissipant l'erreur.

Si je parle de l'usage inconfidéré de la saignée, c'est à dessein de mieux faire connoître son importance. Je fais que les avantages dont elle est susceptible dans les cas indiqués, sont inappréciables; & c'est, je crois, faire appercevoir assez ces mêmes cas, en prononçant sur ceux où elle n'est pas applicable. La règle la plus sûre qu'on puisse donner en pareilles circonstances, consiste à établir

que la valeur & l'efficacité des moyens qu'on employe ne se trouve jamais que dans leur administration raisonnée d'après les principes. Je n'ai point cherché dans ce supplément à ouvrir de nouveaux points de vue sur les objets qui avoient le plus fixé mon attention dans ma dissertation sur les évacuans ; je me suis contenté de leur donner l'extension convenable , afin qu'on puisse mieux juger du fond de la doctrine que j'ai posée : j'aurois pu m'en dispenser ; mais il est certaines gens qui ne se rendent jamais au raisonnement ni même à l'observation , & qui se laissent entraîner sans effort dans le système des spéculations. Bien loin de m'obstiner à combattre ceux qui , sous des moyens empruntés & purement imaginaires , voudroient tourner leurs armes offensives contre moi , je proteste le plus grand silence. Le tems seul peut me justifier : c'est mon espoir.

Parmi ceux qui ont plaidé publiquement ma cause , Monsieur LAURENT , docteur en médecine de l'Université de Strasbourg , excité par l'amour de la vérité , a eu à cœur de défendre l'auteur & l'ouvrage. Fondé sur des principes qui lui servent journellement de guide dans la pratique la plus heureuse , M. Laurent n'avoit à redouter de la part de ses adversaires que des inculpations dont je souffre d'avoir été en quelque sorte la cause. Si le sentiment de l'amitié lui a arraché des vérités qu'il auroit tu sans ces inculpations , il n'est pas condamnable. La supériorité de ses connoissances lui a fourni des armes plus puissantes. Sa dernière réponse est une chaîne de raisonnemens qui entraînent à la conviction par les comparaisons les plus sensibles & les plus justes. La manière avec laquelle il a saisi le sens de ma proposition ne prouveroit peut-être point encore assez pour moi , &

des plumes savantes consacrées à l'équité n'avoient avec lui adopté mes réflexions. L'hommage le plus pur que je rends publiquement à ces messieurs, est un foible témoignage de ma reconnoissance. Puisse M. LAURENT, en particulier, le trouver agréable !

Les différens suffrages que j'ai recueillis des personnes qui tiennent un rang distingué dans l'art ne m'enorgueillissent point, quoiqu'ils réunissent des preuves qui justifient les préceptes sur lesquels je me suis appuyé. Ils ne me reprochent pas d'avoir généralisé l'usage des évacuans, & sans les avoir prié de m'être favorables, ils ont jugé mon intention. MM. les journalistes m'ont rendu une justice que je pouvois attendre de leurs lumières, comme de leur impartialité & de leur franchise. M. PAULET, docteur en médecine de la faculté de Paris, auteur de la gazette de santé (10), qui

(10) N.º 48, 2 décembre 1781.

est le seul que j'ai prié de prendre connoissance de ma dissertation, en a fait un extrait sommaire dans sa feuille, qui ne m'est pas défavorable. M. WILLEMET qui jouit d'une très-haute réputation à Nancy, dont je n'avois pas encore l'honneur d'être connu, en a fait insérer le précis dans la gazette salutaire, N.º XV. du jeudi 11 avril 1782 : il s'explique de façon à ne pas laisser le plus léger doute sur la certitude des préceptes que j'ai embrassés. M. WILLEMET est trop au-dessus des petites vanités que l'on recherche avec ambition, pour recevoir ici les éloges dus à ses talens distingués & aux sentimens d'estime qu'il inspire généralement. Je me permettrai de rendre mot pour mot l'extrait qu'il a publié sur ma dissertation.

» M. LOMBARD, dit M. WILLEMET, a pour but de vanter l'usage des évacuans dans le traitement des playes nouvelles simples ou compliquées ; son intention

n'est pas néanmoins d'en faire une règle générale , parceque certains rejettent l'emploi de ces remèdes , quoiqu'il faille remarquer qu'il y a des circonstances qu'il est essentiel de ne pas laisser ignorer , en ce que les purgatifs n'ayant pas été mis en usage par défiance ou par crainte , il en résulte des accidens graves & même mortels. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'expérience présente ici, par le secours d'une théorie claire & certaine , le besoin de régler son attention sur les évacuations , & cela pour empêcher les effets pernicioeux des humeurs ébranlées , mises en mouvement par la fièvre vulnérable. Avec cette précaution on empêchera à coup sûr le trouble qui pourroit arriver dans toute l'économie animale. Ces dogmes étoient déjà adoptés par les premiers pères de la médecine : M. LOMBARD en réunit ici une grande partie qui étoient épars : il y ajoute ses propres observations , & forme sur ce

point des instituts qui fixeront à jamais l'attention de ceux qui doutoient de la solidité de cette méthode ».

Cette dissertation , continue M. WILLEMET ; offre deux parties. La première apprend le besoin d'évacuer pour la cure des playes nouvelles ; la seconde présente quelques-unes des circonstances qui obligent d'admettre les évacuans. Si , par exemple , l'estomac & les intestins étoient farcis de substances alimentaires en digestion , prêtes à s'introduire dans la masse des humeurs , on devroit , sans balancer , préférer les évacuans à la saignée , parcequ'ils agissent immédiatement sur l'estomac & le canal alimentaire , & qu'en débarrassant les viscères , ils soulagent singulièrement la nature.

Le rapport que M. EHRMANN a fait de cette même dissertation dans son approbation , en sa qualité de censeur , m'étoit un garant non suspect de la certitude de mes préceptes. La confiance méritée

dont jouit M. EHRMANN, son zèle pour le bien de l'humanité, le rang que lui donnent la plupart des favans de l'Europe parmi les personnes de l'art les plus distinguées, celui enfin qu'il occupe aujourd'hui dans cette ville avec une dignité & une intégrité qui s'identifient avec des sentimens auxquels chacun applaudit, étoient bien faits pour m'inspirer la plus grande confiance. Ne m'occupant que de la recherche de la vérité, je crus l'avoir trouvée quand M. EHRMANN eut mis son sceau à mon travail; & si jamais j'ai eu à me glorifier, c'est d'avoir mérité son approbation.

Les tours & les détours qu'on a pris pour affoiblir ma doctrine; le mélange qu'on a fait des sens que j'ai employés à l'explication des faits variés sur lesquels j'ai établi cette même doctrine que je n'ai jamais donnée pour nouvelle; la confusion dans laquelle on a exposé, sans la moindre restriction, les préceptes

que je poisois d'après l'expérience & l'observation ; les liaisons qu'on a faites des phrases qui étoient étrangères entr'elles , sans laisser les interceptions nécessaires pour éviter le désordre du sens ; la ponctuation négligée ou omise à dessein ; la substitution des termes &c. ; tout enfin n'a pas peu contribué à faire paroître mon stile pesant & indigeste , & ma doctrine confuse & presque inintelligible.

Cette vexation ne m'a point ému , quoique né sensible ; j'avois adopté l'impartialité pour mon juge , & c'est entre ses mains que reposoit toute ma confiance. Je proteste bien sincèrement que la méchanceté de mes adversaires fera désormais incapable d'altérer la tranquillité dont je jouis. L'expérience la plus commune m'a appris à connoître depuis long-tems , ainsi qu'à DE HALLER que les génies de l'art regretteront toujours avec amertume la juste indifférence

du public sur les petits chagrins personnels des auteurs , malgré qu'il cherche la vérité avec plaisir & qu'il aime à la connoître. Les écrivains qui se disputent quelques étincelles de gloire inspirent ordinairement de la froideur , & ceux qui se font un mérite de se couvrir des dépouilles des autres , excitent la pitié. Telle fut la circonstance où DE HALLER se trouva , lorsque par une suite de la jalousie que ses rares talens avoient élevée contre lui , on voulut lui arracher une découverte qui lui méritera un honneur éternel. Si la rigueur avec laquelle ses adversaires l'ont attaqué , est une occasion de plus pour lui d'affirmer ses droits, elle en est une aussi de faire connoître la douceur de son caractère par des réponses pleines d'honnêteté. A quoi bon , en effet , se heurter de front parcequ'on prétendra avoir raison sur ce qu'on aura avancé ?

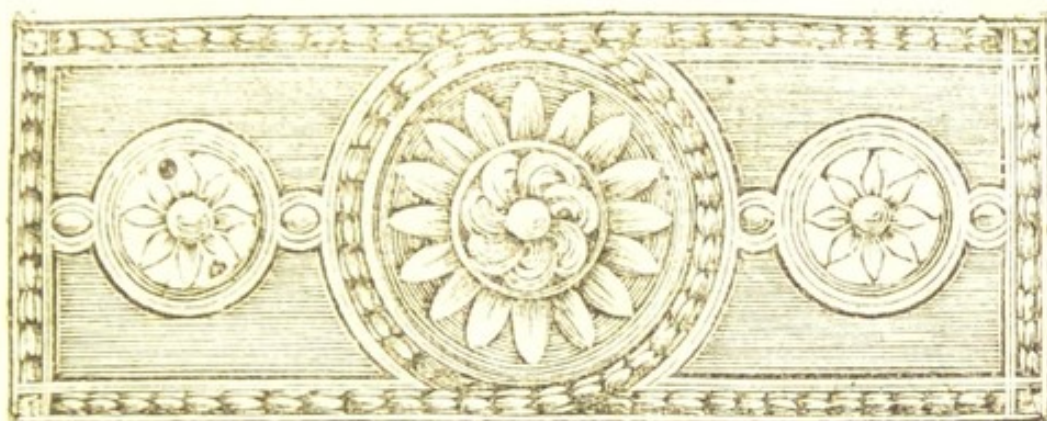
VESALE , qui étoit le flambeau de l'anatomie dans le 16^e siècle , n'a - t - il

pas eu à effuyer les injures les plus vives de ses contemporains , parcequ'il avoit dévoilé les erreurs de GALIEN , tant en anatomie qu'en médecine , ce que personne n'avoit osé faire avant lui ? Tandis qu'EUSTACHE à Rome , DRIANDER à Marbourg & SYLVIVS à Paris lui faisoient une guerre ouverte à la face de l'europe entière , VESALE triomphoit en secret ; & loin de se déconcerter , il se sent inspiré par un nouveau zèle : l'intrigue & la cabale ne ralentissent point son activité ; conduit par l'amour de la vérité , il travaille avec succès , & jette les fondemens les plus solides sur l'anatomie. Qu'on ne croye pas que sa réputation souffrit un instant des injures qu'on se permettoit contre lui : tant s'en faut : CHARLES QUINT , qui dans plusieurs circonstances l'avoit déjà honoré de ses faveurs , lui donna de nouvelles marques de sa bienfaisance , en lui confiant le soin

de sa santé. VESALE, à qui la supériorité de ses talens préparoit une carrière brillante, confondit ses ennemis par un profond silence, & c'est ainsi que SYLVIVS eut la douleur de se voir surpasser par son élève, au mépris de tous les ressorts de la calomnie qu'il avoit fait jouer contre lui, afin de le noircir dans l'esprit de ses protecteurs.

La jalousie a régné dans tous les tems, & il n'est point rare de voir encore aujourd'hui des gens de l'art en but à la persécution, tandis que par des travaux utiles ils cherchent à concourir au bien de l'humanité.





DE L'UTILITÉ DES ÉVACUANS

DANS LA CURE

DES TUMEURS INFLAMMATOIRES;
DES TUMEURS FROIDES, &c.

PREMIÈRE SECTION.

LES ÉCRIVAINS anciens & modernes ont unanimement regardé les tumeurs inflammatoires comme les maladies les plus communes. Quoique généralement d'accord sur leur dénomination particulière & leurs caractères extérieurs, ils ont varié sur les moyens curatifs que l'on devoit employer. Incertains sur la cause & la nature de ces tumeurs, chacun s'est permis un système particulier

sur lequel il a établi son opinion : systèmes ensuite combattus avec succès par ceux qui connoissoient mieux les loix de la nature. La fluxion , la congestion , la fermentation humorale occasionnée par les acides & les alkalis , &c. ont donné lieu à des discussions qui ont tourné au profit de l'art. Toutes réflexions faites , l'œil vigilant du praticien le plus exercé n'a rien découvert de plus jusqu'ici , que l'utilité d'ouvrir des émonctoires à la faveur desquels on puisse modérer ou résoudre l'inflammation. La saignée & les purgatifs sont les principaux agens qu'on peut faire servir utilement à la circonstance. C'est selon l'usage raisonné qu'on en fait , que la terminaison de la maladie est plus prompte & plus heureuse. Ces deux agens , la saignée & les purgatifs , sont distingués par leurs effets ; & l'ordre du traitement exige qu'on observe attentivement les différens mouvemens de la nature avant que

de se décider à l'emploi de l'un ou de l'autre. La pratique de la chirurgie présente des cas sans nombre, où cette nécessité est évidemment démontrée, & ce sont ces cas qu'on se propose d'examiner dans cette première section.

I. Dès que les symptômes de l'inflammation phlegmoneuse & érysipélateuse se développent, il est d'usage en chirurgie comme en médecine de leur opposer la saignée. En modérant l'action des vaisseaux, elle tempère la chaleur des fluides, & prévient par conséquent un plus grand engorgement. La saignée, considérée comme évacuative, sollicite la résolution de la matière obstruante, espèce de terminaison qui quelque fois a lieu dans le phlegmon.

Cette résolution suppose que le sang qui étoit accumulé dans les extrémités artérielles ou dans les premières ramifications lymphatiques, d'épais qu'il étoit,

est devenu fluxile ; ou bien qu'égaré dans les vaisseaux séreux , il en est exprimé & refoulé dans les vaisseaux sanguins qui s'y abouchent , & qu'enfin devenu plus fluide , il rentre dans les voies de la circulation. Si la cause de l'inflammation est interne , si elle dépend de la mauvaise qualité des humeurs , ces globules sanguins , quoiqu'atténués & rendus à leur première forme par l'action des artères , feront-ils moins imprégnés du vice morbifique qui en avoit primitivement excité l'orgasme ? Ce principe admis , n'est-il pas plus qu'évident que la nature se trouvera chargé de nouveau du travail de son expulsion ? Il y a plus : quand même les humeurs qui auroient donné lieu à l'une ou à l'autre inflammation feroient saines , autant qu'il est possible qu'elles le soient ; peut-on être assuré qu'elles n'ont point été altérées par leur stagnation , ni par le degré de chaleur qu'elles ont éprouvé , & qu'il suffira

qu'elles rentrent dans la circulation pour recouvrer leur état primitif ?

En réfléchissant sur les principes de cette proposition, principes qui émanent des loix connues de l'économie animale, n'apperoit-on pas déjà une indication réelle aux évacuans ? Est-il en effet un moyen plus sûr de prévenir le retour d'une partie des accidens, ou une seconde maladie même sous une forme nouvelle, que de s'occuper sur le champ de l'évacuation de ces miasmes impurs réintégrés dans la masse des humeurs ? Qui pourroit persuader qu'en négligeant cette indication la nature ne fût exposée tôt ou tard à des troubles plus ou moins sérieux ? La petite vérole, quoique bien suppurée, n'en offre-t-elle pas des exemples par la foule d'accidens dont elle est journellement suivie ?

II. Les changemens heureux qui succèdent aux évacuans administrés après les saignées nécessaires dans la cure de

l'inflammation devroient bien concourir à jeter plus de jour sur la pratique. Les saignées peuvent-elles entrer en concurrence avec les purgatifs, relativement à leurs effets essentiels ? L'expérience de tous les jours ne prouve-t-elle pas qu'elles ne font presque jamais que palliatives, c'est-à-dire, qu'elles n'appaisent la douleur & la chaleur que pour un instant ; tandis qu'au contraire les purgatifs attaquent le mal directement dans sa source, qu'ils expulsent la matière étrangère aux humeurs, ou plutôt cette espèce d'hétérogène qui les infecte, qui allume la fièvre & qui est incontestablement la cause de tout le désordre ? désordre qui ne cesse qu'après que la matière en mouvement est réunie & déposée sur une partie de la surface du corps. M. BOUTEILLE, médecin de la faculté de Montpellier, traite ce point de doctrine dans un mémoire aussi court qu'intéressant tant par la solidité de ses

raisonnemens que par le succès de sa pratique & la force du style (a).

Cette théorie ancienne a commencé par perdre de son énergie dans l'esprit de quelques praticiens pusillanimes qui étoient retenus par la crainte de voir augmenter l'inflammation & les autres accidens. Peut-être aussi que la difficulté de saisir l'indication positive aux évacuans les a maintenus dans l'inaction. L'application que fait M. BOUTEILLE d'une doctrine aussi savante dans la cure de la pleurésie, est bien faite pour éclairer sur celle des maladies inflammatoires externes essentielles. » Pour que les purgatifs produisent les bons effets qu'on peut en attendre après les premières saignées, dit ce médecin, il ne faut point se borner à des *dilutum cassiæ*, à des décoctions de tamarins ; c'est,

(a) Ce mémoire a pour titre : Usage des purgatifs dans la cure de la pleurésie. *Journal de médecine*, Janvier 1759, pag. 27.

ajoute-t-il, vouloir remuer la pourriture plutôt que de la chasser; c'est vouloir augmenter la maladie. Il faut employer des cathartiques efficaces, associés même s'il est nécessaire, aux émétiques. Tout remède, selon lui, qui n'agit qu'à demi n'est qu'un demi remède, & souvent un remède dangereux. Il applique à son sujet ce que SYDENHAM dit, cap. de Hyd... *Cathartica, quæ segniùs operantur, magis efficiunt quàm profunt* ».

Qu'on ne croie pas que si cette pratique a été négligée, elle ait perdu de son mérite. La base de ces préceptes est inébranlable; & les chirurgiens des tems les plus reculés nous les ont transmis comme des objets dignes de la plus grande considération.

III. En accordant au phlegmon le caractère d'inflammation qui lui est propre, on le voit soumis à la règle générale. Les changemens successifs qu'il éprouve, loin d'exclure les évacuans, semblent

même les exiger d'après les observations pratiques. La résolution de la matière phlegmoneuse considérée comme sa terminaison la plus salutaire, quoique la plus rare & la moins naturelle (*b*), n'exclut pas les évacuans. La cure ne fauroit être radicale sans leur usage réglé ; on ne peut même la juger telle, qu'après avoir détruit la cause morbifique. Cette destruction nécessaire une fois admise, comment pourra-t-elle avoir lieu, si ce n'est par des évacuations ordonnées par la nature ou sollicitées par l'art ? Quoique la suppuration soit

(*b*) Un mouvement intestin par lequel la nature embarrassée tend à rejeter une humeur étrangère qui l'inquiète, est une opération bien digne d'elle. Mais comment concevra-t-on qu'un autre mouvement par lequel elle reprendra cette même humeur étrangère, pour la reverser dans son sein, puisse être une suite de sa sagesse ? &c. Si je ne craignois de sortir de mon sujet, je me plairois volontiers à faire tomber le voile de l'illusion à ceux qui prêtent si légèrement à la nature des actions qu'elle est bien éloignée d'approuver.

la terminaison ordinaire du phlegmon , & que le fiège même de cette maladie semble en quelque façon la pronostiquer : cette espèce de cure que l'on doit regarder comme la seule radicale , n'a pas moins à espérer des évacuans , quelle que soit la circonstance. Ce sont ces remèdes placés à propos pendant le cours du traitement , & même après la cicatrice faite , qui assurent la cure : ils rassemblent les débris des humeurs échappées à l'évacuation purulente , & les entraînent. Indépendamment de la promptitude avec laquelle le pus se dispose & se forme , malgré les soins de l'art les mieux dirigés dans la curation de certaines tumeurs inflammatoires , parmi lesquelles on compte celles de l'angle de l'œil , des cavités axillaires , des aines , du périnée , & principalement de la marge de l'anüs ; indépendamment aussi de l'abondance ordinaire avec laquelle le pus est évacué de ces sortes d'abcès ; les pur-

gatif n'ont-il pas journellement leur utilité ? Est-il un moyen plus efficace de tarir les sources purulentes, que d'employer avec art & intelligence les médicamens capables de soustraire à cette suppuration une partie de l'humeur qui y est entraînée ; de vider & de dessécher les cellules trop abreuvées, & de disposer l'ulcère à la cicatrice ?

IV. Lorsque les symptômes de l'inflammation font place à ceux de la suppuration, & que par des causes particulières cette suppuration ne se prépare qu'avec une lenteur qui tient de l'indécision ; peut-il y avoir de l'inconvénient à placer des purgatifs, & peuvent-ils être funestes ? L'observation fournit invariablement des preuves du contraire ; & rien n'est plus commun que ce qu'a arrêté l'expérience sur ce point de théorie pratique. Qu'il reste de l'espoir ou non sur la résolution ; les évacuans ne peuvent exciter aucun effet défavorable. En

diffipant une portion de la matière morbifique, ils augmentent la contraction des vaisseaux, & favorisent ainsi la résolution de la partie restante, si elle doit avoir lieu ; si non, ils concourent à la réduire en pus par une suite de la propriété que ces médicamens ont d'agacer les fibres & de les irriter assez pour broyer les fluides stagnans qui bornoient l'oscillation des vaisseaux à des secousses trop foibles. Ces deux effets généralement admis par l'observation prouvent l'utilité des évacuans dans l'un ou dans l'autre terme de l'inflammation ; puisqu'ils attirent & entraînent la matière morbifique par les émonctoires sur lesquels ils agissent, & qu'ils contribuent à opérer son changement en pus.

V. Une inflammation plus cuisante, plus étendue & plus vive peut être que celle du phlegmon, celle de l'érysipèle enfin, a retenu long-tems les médecins anciens dans l'indécision sur l'usage de

la saignée , comparativement à celui des purgatifs. GALIEN (c) intimement persuadé que l'érysipèle est suscité par la bile dont le caractère souvent acrimonieux le rend plus malin , tient à ce que l'on commence la cure par une forte purgation , afin de l'entraîner au dehors ; sur-tout si la douleur est légère. DEVIGO & FALLOPPE ont embrassé cette opinion quoique vigoureusement combattue par ÆTIUS , de l'autorité de qui FABRICE D'AQUAPENDENTE s'appuye pour prouver contradictoirement la nécessité de faire précéder la saignée dans la cure de cette maladie ; lorsqu'elle affecte la tête. AQUAPENDENTE (d) dit , que si on ne vuide pas les vaisseaux avant que d'évacuer par le vomissement ou par les selles , il est à craindre que les amigdales ne s'engorgent , & que les malades

(c) Cap. 3 lib. 14 meth. & lib. ad Glaucon.

(d) Cap. 59 lib. 4.

ne soient suffoqués , ainsi qu'ÆTIUS déclare en avoir été témoin. Quoique le sentiment de ce célèbre professeur de Padoüe l'emporte sur celui de DEVIGO & de FALLOPE , relativement aux circonstances , il s'étaye néanmoins de PAUL D'ÆGINE , de THÉODORE PRISCIAN, d'AVICENNE , d'ACTUARIUS & d'HALY-ABAS qui étoient d'avis qu'on ouvrît tout au moins les jugulaires avant que de purger , lorsque l'érysipèle avoit son siège à la tête.

VI. Ce qui peut faire craindre l'engorgement des amigdales & la suffocation, ne pouvant pas avoir lieu dans le cas où cette maladie affecteroit une autre partie , on a en quelque façon adopté les principes de GALIEN , qui dit que les évacuans doivent être alors préférés à la saignée , à moins que l'érysipèle ne soit compliqué d'inflammation phlegmoneuse. Ce sont aussi les propres paroles de DEVIGO : *Phlebotomia*

non convenit in isto casu , nisi fuerit erisipelas phlegmonides.

FABRICE D'AQUAPENDENTE , un de ceux qui s'étoit le plus élevé contre la secte galénique , devient dans ce moment-ci un de ses zélés partisans. Il donne la préférence aux évacuans purgatifs sur la saignée dans l'érysipèle simple fixé sur toutes autres parties , afin d'évacuer la surabondance de la bile , & crainte que la saignée ne mette des entraves à son évacuation. *In erisipelate vero puro in aliis partibus non est secunda vena , sed purgans exhibendum , tum ut redundantia bilis evacuetur , tum ne bilis ad evacuationem deducatur.*

VII. En retournant actuellement sur nos pas , nous voyons distinctement que la saignée n'est que conditionnelle dans la cure de l'inflammation érysipélateuse , puisqu'elle n'est admise qu'autant que cette maladie affectera la tête , ou qu'elle sera compliquée. L'érysipèle étant confi-

déré comme l'effet d'une bile acrimonieuse & saline qui infecte le sang & les humeurs qui en émanent ; on sent que la première obligation de nécessité est d'employer les moyens capables de l'évacuer. C'est ensuite des évacuations qu'on fait utilement usage des alimens & des boissons qui ont la propriété de tempérer l'acrimonie des particules dont le sang est imprégné : telles sont celles qu'on prépare avec les plantes laiteuses, savonneuses, nitrées & acidulées.

C'est là en quelque sorte où se sont réunis les sentimens des plus anciens maîtres de l'art , comme des modernes ; & c'est ce que suivent encore aujourd'hui nos contemporains. Les succès d'une pratique aussi saine sont suffisamment avoués pour en constater la solidité ; & les évènements fâcheux déterminés par une conduite contraire instruisent assez pour se garantir contre l'erreur , & pour éviter la saignée dans la cure de

l'érysiপে। Indépendamment des autorités & des raisonnemens, on voit naître la nécessité de rapprocher & de comparer les objets sur lesquels les jeunes chirurgiens pourroient se faire illusion. En considérant l'érysiপে comme une tumeur inflammatoire superficielle accompagnée de chaleur vive & brûlante, de fièvre, d'insomnie, de soif & d'inquiétudes; on est totalement disposé à croire que les saignées doivent contribuer en très-grande partie à calmer les accidens. Le propre de ces évacuations étant de diminuer la masse sanguine; il est sensible qu'elles doivent relâcher les vaisseaux, ralentir l'activité des fluides, apaiser leur effervescence, & par conséquent modérer leur chaleur: d'où il suit que les boissons antiphlogistiques recommandées doivent produire des effets salutaires. L'idée qu'on se forme ensuite du calme qui doit en résulter, prévient en faveur de la saignée, & qui plus

est, du succès qu'on peut attendre des évacuans administrés secondairement.

Toute séduisante que paroît cette théorie, elle ne s'accorde nullement avec la cause de l'érysipèle qui doit être le premier objet d'attention du chirurgien. La saignée proposée ne peut en combattre les effets que d'une manière palliative, mais elle n'attaque du tout point la cause. Il y a même lieu de présumer qu'elle est plus défavorable qu'avantageuse quand on l'emploie indiscrètement; puisqu'elle affoiblit le principe modérateur qui doit contrebalancer la force mouvante de la maladie. C'est sur l'agent morbifique qu'on doit diriger toutes ses vues, & c'est en l'attaquant par des évacuations proportionnellement soutenues, qu'on parvient à l'anéantir. Les inconvéniens & le danger qu'il y auroit de faire servir la saignée trop indifféremment dans la cure de l'érysipèle, où la bile joue constamment le premier rôle, a rendu

les anciens très-réservés sur son usage, & très-circonspects dans leur décision. Ils étoient d'abord fondés à croire d'après l'observation que la saignée devant infailliblement relâcher le système vasculaire cutané, déjà foible d'ailleurs, elle ne favorisât le retour du principe morbifique dans les secondes voyes.

L'expérience leur avoit déjà fait connoître par des exemples frappans que les saignées abusives pouvoient occasionner une source de maux, même dans la cure des maladies où elles sembloient être le mieux indiquées (e). Ces exemples ne sont rien moins que rares; on voit tous les jours des ophtalmies devenir incurables, & des érysipèles dégénérer

(e) On peut consulter sur cet objet un ouvrage qui a pour titre : *Les Abus de la saignée démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célèbres médecins*. Il sera aisé de juger du mérite de cet ouvrage par le compte qu'en a rendu M. de Vandermonde, journal de médecine, mai 1759.

promptement en gangrène, pour avoir insisté avec opiniâtreté sur les fréquentes saignées. Les vaisseaux cutanés, affaiblés coup sur coup, languissent; ils se flétrissent, la peau brunit & la chaleur s'éteint. Les personnes cacochymes, celles qui habitent des endroits humides &c. sont plus exposées que d'autres à cette fâcheuse terminaison. Les digestions dans cette espèce d'individus se font toujours mal & avec peine; la sanguification par conséquent ne peut être qu'imparfaite, & les sucs dont le sang se charge mal élaborés: aussi seroit-il difficile qu'ils fussent sujets aux maladies inflammatoires essentielles & simples, & qu'elles se terminassent heureusement. Leur sang est d'un caractère qui y est tout opposé, & celui de leurs humeurs a bien plus de pente à la pourriture qu'à l'inflammation. Les égards que mérite (relativement à la saignée) la cure de l'inflammation érysipélateuse, de même

que celle de tous autres genres qui affectent les organes les plus délicats, sont relatifs à la multitude des accessoires qui entrent en considération avec le principal. C'est pourquoi, dès qu'après les premières saignées on s'apperçoit que les fibres deviennent un peu souples, il est prudent de solliciter l'évacuation des humeurs impures par la voye de quelques purgatifs appropriés. A mesure que les évacuations ont lieu, on doit chercher à ranimer l'action affoiblie des vaisseaux malades. L'application des topiques résolutifs, aromatiques, sagement administrée, en hâte le dégorgement, & contribue singulièrement à les fortifier. Si on néglige la circonstance, & qu'on apporte trop de lenteur à disperser & à évacuer la matière humorale déjà fixée, elle se transforme en pus à l'aide d'une action suffisante qu'auront conservé les fibres organiques. Les ulcères qui résultent

des différens points abscédés font d'un mauvais caractère & d'une cure très-laborieuse, si toutefois elle n'est pas incertaine. Telle est la méthode curative qu'ont laissé à leurs successeurs les savans praticiens de l'antiquité; conduite qu'on tient encore aujourd'hui dans le traitement d'un certain genre d'érysipèle qu'on regarde comme vénéneux, & à qui on a donné le nom de feu persique. La chirurgie ancienne s'étoit fait une loi de ne s'ouvrir le premier pas dans la cure de cette maladie qu'à la faveur des purgatifs; mais il faut observer qu'on les faisoit ordinairement précéder d'amples boissons rafraichissantes, afin d'humecter, de détremper & de délayer les fluides acrimonieux, & d'émousser leur causticité pour les évacuer ensuite en plus grande quantité à la fois. Ces purgatifs n'excluoient point la saignée d'une manière absolue; elle étoit toujours applicable dans les circonstances indiquées

par le caractère des symptômes, abandonné au jugement & à la sagacité du chirurgien.

Que conclura-t-on de cette pratique fondée sur des réflexions judicieuses qui couvrent d'honneur la chirurgie ancienne ? sinon que la cure des maladies érysipélateuses dépend essentiellement des purgatifs , & que leur combinaison avec les autres évacuans propres aux circonstances , font des secours auxquels la chirurgie moderne a applaudi d'après les préceptes des anciens.

IX. Ces mêmes dogmes peuvent s'étendre sur la cure de l'herpès & de l'anthrax , lorsqu'on a des signes de plénitude dans les premières voies , & que la marche des symptômes fait craindre la putridité , comme dans l'anthrax de cause interne sur-tout ; mais principalement lorsque le sujet est d'une constitution cacochyme.

On est d'autant moins disposé à s'écarter

ter de ces principes que ces deux genres de maladies inflammatoires , l'herpès & l'anthrax , sont communément suscités par des humeurs malignes , dont on ne peut trop se hâter de modérer la fougue & de dompter la puissance ; effets qui ne sont dus qu'aux évacuans. JEAN DEVIGO (*f*) ; ce chirurgien d'une si haute réputation que son autorité ne peut être suspecte , met le plus grand intérêt dans la cure de ces maladies : Écoutons - le.

Les deux premières intentions de DEVIGO sont d'abord de mettre sous les yeux tout ce qui peut avoir rapport à la cure du côté de l'hygiène , & on peut dire qu'il les remplit bien. Sa troisième , qui devient plus intéressante dans ce moment-ci , consiste à se rendre instantamment maître de la matière par des topiques , & de l'évacuer en purgeant utilement le ventre. Il ne rejette point

(*f*) Cap. XI. Lib. 2. p. 68. & Cap. XIX. p. 82.

la saignée ; mais il y a lieu de croire qu'il la regarde comme un moyen fécondaire : & c'est alors qu'il conseille d'ouvrir la veine du côté affecté, dans la crainte probablement qu'on ne fît refluer la matière vénéneuse sur d'autres parties, si on venoit à saigner à l'opposé.

Tertia quidem intentio, quæ est materiam gubernare ipsamque remove, completur administratione localium, factâ prius utili purgatione ventris, ac per phlebotomiam ex eadem parte, cum semper materia pustulæ hujusmodi sit venenosa. PARÉ, qu'une théorie savante guidoit dans la pratique, est entré dans les vues de DEVIGO, à la saignée près. Son premier soin est, comme lui, de faire observer le régime, & le second, de conseiller les médicamens purgatifs exclusivement, afin d'évacuer la matière viciée qui produit la maladie. » Quant à la curation, dit ce grand chirurgien, on aura égard à trois points. Le premier est touchant la manière de vivre

» qui doit être semblable à celle qu'a-
 » vons dit au chapitre d'érefipelas. Le
 » second , évacuer la matière antécé-
 » dente , qui se fera avec médicamens
 » purgatifs , évacuant l'humeur péchant ,
 » à quoi faire , ajoute PARÉ , les clyf-
 » tères font quelquefois suffisans , si le
 » ventre est de soi mol , & si les urines
 » coulent facilement , d'autant qu'avec
 » icelles grande quantité de cette hu-
 » meur se purge (g).

On voit que PARÉ motive avec une précision faite pour instruire la postérité la plus reculée , combien il faut être attentif à observer les moyens que la nature employe de préférence pour évacuer l'humeur impure , afin de pouvoir la servir plus utilement. Bornons-nous actuellement à suivre les considérations pour lesquelles il insiste sur les évacuans dans la cure des maladies

(g) Liv. 7. Chap. 14 , pag. 170.

que nous avons sous les yeux , & disons : si la première intention de PARÉ est d'évacuer l'humeur peccante ; c'est qu'il craint que par son séjour , eu égard à son activité , elle ne détruise la texture des parties sur lesquelles elle seroit déposée ; qu'elle n'étende même son action fort au-delà ; & qui pis est , qu'elle n'infecte les secondes voies. La pratique n'a jamais varié sur cet objet , car on fait que si on abandonne la nature à son impuissance , c'est-à-dire , qu'on ne cherche pas à affoiblir les forces de son ennemi , elle succombe. Le seul moyen par conséquent de la rendre triomphante , est de l'expulser. Les succès nombreux que l'application de ces préceptes a eu entre les mains des chirurgiens les plus recommandables y a mis le sceau de l'approbation. FABRICE DE HILDEN (*h*) guérit ainsi

(*h*) Obs. 80. Cent. 4.

heureusement un jeune homme de Lausanne & un bourgeois de la même ville, attaqués l'un & l'autre d'une inflammation gangreneuse, suite d'une piquure de guêpe. Ce célèbre chirurgien, n'imaginant pas pouvoir diminuer l'intensité de cette inflammation par les saignées, crut devoir recourir sans délai aux médicaments cholalogues, dans l'intention d'évacuer la bile par le bas, & d'entraîner le vice morbifique avec son aliment. La promptitude de la cure justifia la solidité de son jugement & l'excellence de son procédé.

X. Il n'est point de généralités cependant qui ne supposent des exceptions : aussi est-il des cas où la saignée peut être utile malgré certaines indications qui paroissent l'exclure. Le genre d'inflammation, la rapidité avec laquelle son accroissement a lieu, marquent au chirurgien surveillant la conduite qu'il doit tenir d'après les symptômes carac-

tériftiques ; & la faignée peut avoir lieu. L'ampleur du pouls, la lenteur de fes oscillations ne feroient encore que des fignes équivoques , fi on n'y réuniffoit la caufe de la maladie , la constitution du fujet , le local qu'il habite , fes exercices ordinaires , les affections de l'ame qui lui font particulières , &c.

Lorsque la faignée eft faite d'après ces confidérations , elle eft conftamment favorable : dans le cas contraire , je veux dire dans celui où il y auroit des fignes de cacochymie bilieufe , les évacuans émétiques adminiftrés dès le principe de la maladie infpirent beaucoup de confiance , leurs effets étant toujours falutaires.

XI. Il n'en eft pas ainfi de l'inflammation qui furvient aux playes des corps cachochymes ; elle n'admet pas généralement la faignée. Cette inflammation n'eft jamais caufée par l'effervescence du fang ; donc elle ne demande pas qu'on relâche

le tissu fibreux par des topiques émolliens , ni par des évacuations sanguines. Ces engorgemens inflammatoires subéquens font l'effet des fluides impurs , accumulés , pour avoir négligé les évacuations convenables dans le principe de la maladie ; aussi ne les dissipe - t - on jamais mieux que par les purgatifs. La constitution seule du blessé donnera lieu à d'utiles réflexions ; mais ce qui éclairera encore davantage , c'est l'œdématie qui accompagne ce genre d'inflammation , qui souvent même la précède & s'étend au loin sur la partie affectée , tandis que l'inflammation se borne aux environs de la playe.

Quelqu'excessif qu'on puisse supposer cet engorgement , & quelque ample que soit le pouls , comme il est assez ordinaire en pareil cas ; la saignée n'en est pas moins contr'indiquée. L'expérience rationnelle prouve que , loin de prévenir la gangrène à craindre , elle ne pourroit

que la hâter. Le moyen d'éviter cet accident est de réunir sous un même coup d'œil l'état de la langue & celui des viscères, & d'en comparer les symptômes avec ceux de la partie malade. Il n'est pas douteux qu'après cet examen on ne préfère les cataplasmes & les lotions antiseptiques stimulantes aux relâchans, pendant que par le secours des eccoprotiques on cherchera à vider les humeurs par les felles, comme la voie d'excrétion la plus favorable & la plus sûre.

Les humeurs viciées n'ont pas toutes le même degré de malignité ; mais quelque légère cependant que soit leur altération, elles n'excluent point les sages précautions par lesquelles on peut détruire le vice dont elles sont imprégnées ou qui les domine ; & c'est encore l'ouvrage des évacuans (*i*).

(*i*) On s'étendra davantage sur cet objet dans la section suivante.

XII. Les symptômes qui annoncent qu'une maladie inflammatoire externe dépend en partie du vice des premières voies indiquent l'usage qu'on doit faire des évacuans purgatifs. Chaque maladie porte son caractère distinctif, indépendamment de certaines affections qui ne lui sont point essentielles, & qui laissent néanmoins de vraies indications à remplir. C'est ensuite des connoissances prises de ces divers caractères qu'on règle la marche à tenir dans le traitement.

XIII. La cure des tumeurs froides ou par congestion nous prépare un nouveau champ. Les tumeurs dures des parties molles, celles qui sont formées par l'engorgement des glandes, celles qui attaquent la propre substance des os, sont tellement soumises aux évacuans, qu'on peut dire qu'ils décident presque en totalité du sort de la plupart de ces maladies. L'avantage qu'on a de les varier avec les fondans appropriés à

l'espèce de vice humoral, ne peut manquer de les rendre efficaces. Ceux qui ont attribué des vertus spécifiques à certains topiques pour fondre & dissiper ces tumeurs sans inconvénient & sans retour, n'ont pu se dispenser d'admettre les évacuans purgatifs comme adjoints. Plus le traitement est méthodique, plus ils deviennent intéressans. Il est très-positif que les émolliens aqueux suivis des résolutifs fondans ne suffisent jamais pour expulser l'humeur obstruante du système glanduleux que je prends ici pour exemple. Le succès de la cure dépend de saisir les instans où la matière stagnante un peu détrempée paroît susceptible d'une certaine ondulation. C'est alors qu'il est plus facile de la conduire par la route qui doit l'évacuer. Ces effets salutaires ne sont-ils pas dus aux purgatifs répétés selon l'ordre des circonstances ? Pour tirer des résolutifs tout l'avantage qu'on peut s'en promettre

dans la cure des tumeurs froides , il conviendrait de ne les appliquer qu'après avoir employé les évacuans. La propriété des topiques relâchans humides étant de ramollir la tumeur , comme celle des évacuans d'en diminuer le volume ; on conçoit que les résolutifs en agissant sur les fibres organiques déjà débarrassées , opéreront plus énergiquement : ils précipiteront la fonte de l'humeur la plus épaisse , & ils la disperferont : ce qui n'auroit pu se faire , ni aussi promptement , ni aussi utilement , si les vaisseaux eussent été exactement remplis. Une pratique aussi unanimement avouée ne doit pas demander à être étayée par des exemples , qui prouvent toujours mieux l'utilité des évacuans dans la cure générale des tumeurs qui attaquent principalement les organes glanduleux. Si cela étoit , la cure chirurgicale de la plupart des bubons vénériens suffiroit.

XIV. L'insuffisance des topiques pour guérir radicalement ces tumeurs est assez connue , sans qu'il soit besoin de s'y arrêter. En supposant que ces topiques parviennent à les résoudre si parfaitement qu'il n'y en reste pas le plus léger vestige , la cure seroit-elle radicale ? Ne faut-il pas , pour que cette cure ne soit point équivoque , que la cause déterminante de la tumeur , que le germe , en un mot , auquel elle a dû son existence , soit entièrement détruit ? & cette destruction peut-elle avoir lieu sans le concours d'aucun évacuant ou purgatif , ou sudorifique , ou diurétique &c. ? Car enfin , en accordant la résolution de la tumeur à l'application des topiques , comme cela arrive quelquefois , agissent-ils autrement qu'en préparant peu - à - peu l'humeur épaissie & retenue à une fonte susceptible d'être reversée dans la masse des liqueurs ?

Ce *reversément* * d'humeurs présente-t-il autre chose que son déplacement ? On conviendra, après tout, que ce transport de matière ne peut suffire pour constater la cure radicale : elle ne peut être telle que dans le cas où on auroit fait un usage convenable des évacuans : ce sont eux enfin qui doivent y mettre le sceau. En accordant aussi (comme chose non moins commune que cette première proposition) que l'humeur retenue dans le tissu de la glande parvienne après un certain travail à se convertir en pus ; que le dépôt s'ouvre une issue de lui-même , ou qu'il soit évacué par art ; que résultera - t - il encore de ce dernier phénomène ? Se persuadera - t - on que cette conversion de la matière morbifique en pus doive suffire pour anéantir le vice dont une partie des humeurs étoient imprégnée ;

* On voudra bien me passer ce terme en faveur de l'expression.

ou qu'une suppuration , quelque abondante & longue qu'elle soit , l'épuisera & le détruira de manière à tranquilliser sur la récurrence de la maladie ? Il est au moins permis d'en douter jusqu'à ce qu'on ait prononcé affirmativement. M. FABRE est un de ceux qui sont entré dans quelques détails relatifs à cet objet. Il pense que le danger de la vérole doit être moins grand lorsqu'il survient aux chancres , dans les glandes les plus voisines , un bubon qui se termine par une suppuration louable & abondante. Il s'en faut bien que M. FABRE compte sur l'exclusion de la vérole , toutes les fois que le bubon sera soumis à une suppuration abondante : *un danger moins grand* ne suppose certainement pas qu'on est à l'abri de la crainte. Or ce danger existe , & il existe réellement : rien donc de moins décisif à cet égard que le prononcé de M. FABRE : nous n'irons pas plus loin. Une expérience fort an-

cienne prouve que les purgatifs fondans affociés avec les antisyphilitiques divisent, atténuent & évacuent mieux que tous autres l'humeur infecte qui caractérise essentiellement la maladie ; ce que l'observation la plus commune confirme d'une manière irrévocable. L'effet primitif de ces remèdes est d'expulser la portion d'humeur dissoute , & le second de provoquer la dissolution des molécules denses qui auroient résisté à la foiblesse organique des vaisseaux obstrués, sur lesquels ces médicamens agissent directement. Il en est de la tuméfaction vénérienne des testicules , comme de celle des glandes inguinales : les purgatifs administrés avec intelligence font dans l'une & l'autre circonstance la partie la plus essentielle de la cure. C'est ainsi que la matière formatrice des nodus , des exostoses vénériennes &c, une fois ébranlée par les topiques capables de les pénétrer, est dispersée & évacuée par les purgatifs mercuriaux,

XV. Les véroles confirmées soumises au mercure en friction , donnent également lieu à des réflexions intéressantes sur les évacuans. Lorsqu'après avoir introduit dans le sang une certaine quantité de ce minéral, les malades éprouvent quelques douleurs vagues dans les régions du bas-ventre ; que les déjections alvines deviennent plus fréquentes &c. ; rien n'est mieux indiqué que les évacuans. Ils dégagent les vaisseaux surchargés par l'affluence des matières humorales divisées dont le sort étoit d'être portées sur la voie des felles , & en empêchent le retour dans la masse ; ils rétablissent l'harmonie , ramènent le calme , & concourent médiatement à la cure.

Il est de fait , & j'aime à le répéter d'après M. FABRE , que le mercure administré sous quelque espèce de forme que ce soit , produit invariablement certaines crises pour lesquelles on n'a pas tous les égards nécessaires dans la cure , soit qu'on

les méconnoisse , soit qu'on néglige de s'en occuper. C'est cependant au mépris de ces crises qu'on peut imputer la repullulation des symptômes qui surviennent dans le cours du traitement , au grand étonnement des chirurgiens & des malades , que la prompte disparition des symptômes primitifs, après quelques frictions , avoit d'abord flatté. Pour peu de réflexions qu'on fasse , on conçoit que la matière morbifique atténuée & préparée à une évacuation quelconque , séjournant dans les endroits où elle étoit déposée, rentre indispensablement dans les humeurs , & se porte alternativement sur une partie ou sur une autre. Ces inconvéniens ne peuvent s'éviter qu'en veillant avec attention aux différens mouvemens de la nature , afin de la seconder à propos dans ses opérations , ou afin de lui ouvrir des voies de décharge qu'elle n'attend que du secours de l'art. La plus analogue étant la voie des selles , on fait

usage des purgatifs doux après avoir fait précéder quelques lavemens émolliens & des boissons adoucissantes. Il n'est point à craindre , comme quelques - uns le croient , que ces légers évacuans , administrés conformément aux circonstances , interrompent le traitement & suspendent la cure : tant s'en faut. Si la maladie exige encore quelques nouvelles applications du remède , on les règle avec prudence , sauf à recourir de nouveau aux évacuans , si le cas le requiert ; & quand enfin on est parvenu à expulser tout ce qui étoit dissous , les symptômes étant dissipés , la cure n'est point équivoque.

XVI. Les scrophules , dont le caractère essentiel est en quelque façon aussi peu connu que leurs productions sont difficiles à détruire , ont tout à espérer des évacuans. Les différens remèdes dont on a vanté jusqu'ici l'excellence pour la cure de ces maladies , ont été la plupart en défaut.

Les feuls dont on a eu quelque succès, font ceux qui en divisant la lymphe épaissie, fixée dans les cryptes des glandes, procuroient des évacuations relatives, ou par la transpiration, ou par les urines, ou par les selles. On est très-porté à croire que les remèdes publiés tout récemment par M. LALOUETTE docteur régent de la faculté de Paris, font de ce nombre. Les savons solaires & martiaux réunis ou divisés, & modifiés selon les circonstances avec des purgatifs résineux, annoncent des propriétés conformes à l'état d'indisposition des humeurs. Les différentes préparations de ces savons, dont M. LALOUETTE donne généreusement la composition, étant bien faites & administrées à la dose marquée dans son formulaire, ne peuvent manquer d'avoir le plus grand succès.

Les remarques qu'on se permet ici par digression font connoître, par un calcul fait d'après la plus exacte obser-

vation , que sur cent enfans attaqués de scrophules simples plus d'un tiers guérissent lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté. Un problème aussi facile à résoudre auroit pu inspirer aux gens de l'art particulièrement occupés à la recherche des moyens curatifs de cette maladie , des réflexions plus solides sur leur méthode.

Quelques praticiens ont cru trouver dans des médicamens purement fondans, ainsi que d'autres dans les sudorifiques ou dans les apéritifs , un spécifique indistinctement propre aux différens genres de cette maladie ; & cette erreur a probablement borné leurs recherches. D'autres encore , quoique persuadés que les scrophules consistoient dans l'épaississement de la partie blanche du sang , ont pensé qu'il convenoit de l'atténuer & de la rendre ductile par l'usage soutenu du petit-lait ; & pour détruire plus efficacement l'acrimonie qu'ils avoient droit

de suspecter dans les humeurs , ils recommandoient le lait pur de chèvre ou d'anesse , ou de vache pour toute nourriture. C'est ainsi qu'ils réunissoient l'inutile au défavorable. Ils auroient pu voir cependant , comme dans l'épaississement lymphatique de cause vénérienne , que la densité des suc blancs n'est ici que l'effet du vice humoral inhérent à la masse ; qu'il ne suffit pas d'en combattre les productions pour obtenir une cure radicale ; mais qu'il faut attaquer ce vice même dans tous ses retranchemens , l'anéantir & l'expulser par les remèdes opposés à son caractère. Qui peut soupçonner le lait d'avoir toutes ces propriétés ?

XVII. Les causes des scrophules sont peut-être infiniment plus multipliées qu'on ne le pense ; & les observations sur plusieurs cures opérées par des moyens diamétralement contraires pourroient servir de preuve à cette assertion.

Peut-être aussi que ce qu'on appelle en style d'école *signes commémoratifs & rationels* sont un peu trop négligés par certains praticiens : ce qui a pu influencer sur le peu de connoissances fondées qu'on a jusqu'ici des diverses causes de cette maladie.

La dissipation complète de quelques tumeurs scrophuleuses par l'usage des mercuriaux, en a imposé trop légèrement à plusieurs maîtres de l'art : puis ensuite leurs expériences réitérées n'ayant pas eu le succès qu'ils en attendoient, ils ont discrédité ces remèdes avec aussi peu de ménagement qu'ils les avoient adoptés avec peu de réflexion dans toutes ces espèces de scrophules. S'ils avoient eu égard au chapitre des observations, & qu'ils eussent pris la peine de ne se décider qu'après de justes comparaisons, ils auroient vu que, si des scrophules rebelles à quantité de remèdes proposés par la chirurgie & l'empirisme, avoient

été radicalement guéries par l'usage des préparations mercurielles & du mercure en frictions , il y en avoit d'autres , & c'est le plus grand nombre , où ce minéral , employé sous toutes espèces de formes , les irrite & favorise leur développement. Cette alternative de bien & de mal dans le traitement d'un même genre de maladies , où l'on s'est fait une loi d'employer avec une scrupuleuse attention les mêmes remèdes , n'en dit-elle pas assez pour faire connoître la variété des causes des scrophules ? Le succès de l'un ne doit-il pas confirmer le succès de l'autre , quand on adapte uniformément le même remède à la même maladie ? Et pourquoi ce même remède enfin guérit-il la première & aggrave-t-il la seconde ?

Je suis bien disposé à douter si un peu plus de confiance aux vices héréditaires n'auroit pas contribué à éclairer sur une des principales sources de ce mal. Ce

n'est pas chose rare de voir des enfans naître de parens très-sains, être affectés depuis leur bas-âge d'un vice scrophuleux qui leur auroit été transmis par des ayeux, dont le sang étoit imprégné de virus syphilitique. Cette dégénérescence a paru très-singulière d'abord, & a été un objet de profonde méditation pour plus d'un physicien. Mais faute d'une explication bien exacte, il n'est resté que des doutes, & la chose n'en a pas moins conservé son existence réelle. On connoit encore aujourd'hui une famille distinguée de l'Alsace, qui depuis plus de trois cens ans est le jouet de la nature dans une affection arthritique. La maladie des ayeux passe constamment aux petits-fils, & semble respecter la première génération, quoiqu'immédiatement procréée du sang d'un gouteux. Ce qui ajoute à cette singularité qui a étonné & qui étonne encore, est que cette maladie ne se déclare que dans le

cours de la quarantième année, & que ceux qui en sont affectés en périssent communément avant la cinquantième.

Si par malheur des phénomènes aussi curieux éveillent infructueusement l'attention des philosophes, au moins pourrout-ils se convaincre après de tels exemples, comment il est possible que les scrophules tiennent quelquefois à une maladie dégénérée. Il peut donc être vrai que si les préparations mercurielles n'ont pas toujours réussi au gré de ceux qui les ont administrées dans la cure des scrophules en général, ce ne doit pas être un motif pour les en exclure d'une manière absolue; puisqu'il est prouvé qu'il y a des cas où leur usage est tellement indispensable qu'on ne peut terminer la cure sans elles.

XVIII. Seroit-ce un mal de convenir ensuite que la multiplicité & la complication des causes de la maladie scrophuleuse jettent beaucoup d'obscurité sur

la connoissance exacte qu'il feroit à defirer qu'on eût de chacune d'elles en particulier , relativement à l'âge , au fexe , à la constitution , au local habité &c. , & que la difficulté de faifir tout ce qui peut y avoir un rapport parfait , rend leur cure très-laborieufe & fouvent incertaine ?

L'académie royale de chirurgie , dont tous les vœux fe réuniffent en faveur de l'humanité fouffrante , a senti l'importance d'avoir parmi fes faftes un travail folidement digéré & fortifié par l'obfervation , fur une maladie auffi commune & auffi rébelle que les fcrophules. Elle propofa en 1749 de déterminer le caractère des tumeurs fcrophuleufes , leurs efèces , leurs fignes & leur cure : non fatisfaite des efforts des concurrens , elle renvoya la même propofition à l'année 1751. Cette compagnie , guidée par un zèle & une équité qui fait partie de l'éloge dû à

chacun de ses membres en particulier , déclare que , malgré six mémoires admis au concours sur la quantité qu'elle en avoit reçue , aucun des auteurs n'avoit satisfait exactement à toutes les parties de la proposition. Que signifie cette expression de la part de l'académie ? sinon la difficulté d'établir une méthode générale dans la cure des scrophules , précédée de la nécessité d'en connoître la cause matérielle , immédiate & essentielle.

XIX. Il est tems enfin de se rapprocher de la cure de ces maladies & de se rendre compte de l'effet des évacuans. Quoique les scrophules diffèrent par quantité de causes & de complications ; les avantages qui résultent des traitemens variés qu'elles exigent , n'en sont pas moins fondés en grande partie sur l'usage des médicamens évacuatifs. Pour ne pas s'écarter des règles générales établies d'après l'expérience , on bornera ces réflexions à ce qu'ont décidé à

cet égard les favans qui se sont principalement occupé de cet objet , & de qui l'académie a recompensé les travaux en 1751.

M. FAURE à qui elle a décerné la première palme , admet, il est vrai, les évacuans purgatifs dans la cure des scrophules ; mais il en rejette la fréquence , sans rien dire du motif qui l'y détermine. Il seroit essentiel de savoir actuellement s'il suffit de vuider le ventre de loin en loin avec la manne & la confection hamech. Le peu d'effet qu'on peut attendre de ce remède , dont la confection fait l'énergie , n'équivaut pas à la résistance qu'oppose la matière morbifique. Peut-être même ce purgatif n'a-t-il pas toutes les propriétés relatives au genre de la maladie ? Le spécifique proposé d'ailleurs par M. FAURE n'a pas une vertu évacuante bien constatée. M. BORDEU , qui a partagé l'honneur d'être couronné avec lui , présente une pra-

tique bien différente : non-seulement il conseille les purgatifs cathartiques comme curatifs auxiliaires , par des raisons fournies d'après l'expérience rationnelle ; mais il pense avec FUSCHIUS qu'on peut tirer certains avantages des vomitifs ; & par la réputation que l'ipécacuanha a de fondre les viscosités des premières voies , il lui donne la préférence. M. BORDEU rappelle la pratique de CHAULIAC , de JOUBERT , d'ETMULLER & de BAILLOU , qui propofoient pour la cure des écrouelles différentes espèces de purgatifs relativement à la confiance qu'ils avoient en particulier à l'un ou à l'autre de ces remèdes. Puis après une combinaison savante sur les effets avantageux que ces médicamens fréquemment administrés ont eu entre les mains de GALIEN & de MONTANUS dans la curation des skirres chancreux , il conseille les évacuans réitérés comme très-propres à la cure des scrophules.

M. CHARMETTON , dont la dissertation a mérité de l'académie d'être imprimée à la suite de celles de MM. FAURE & BORDEU , insiste pareillement sur la fréquence des purgatifs , sur - tout si la cause du mal a son siège dans le vice des digestions ; si le malade est cacochyme ou d'un tempérament phlegmatique.

XX. La fréquence des purgatifs n'est pas ici le seul objet de contradiction qui subsiste entre MM. FAURE & BORDEU. La nature ou l'espèce de médicamens évacuatifs fixe singulièrement l'attention du dernier ; & il ne paroît pas montrer à beaucoup près la même confiance que M. FAURE aux remèdes doux, comme la manne & la casse , qui , quoiqu'ils procurent des évacuations , ne lui ont pas toujours réussi. Il paroît en effet que ces fortes d'évacuations ne peuvent être que le résultat des matières excrémenticielles qui sont poussées par les felles sans beaucoup d'effort. Or ces remèdes

font-ils capables d'emporter l'enduit glaireux & ténace qui tapisse les intestins ? enduit que les matières fondues par les pilules savonneuses augmentent ; tandis qu'on a la preuve qu'il ne peut être détaché & évacué que par des secousses répétées de la part des médicamens. Aussi M^r. BORDEU donne-t-il la préférence aux évacuans drastiques , tel que le jalap , le séné &c.

Un raisonnement théorique aussi concluant , secondé par des effets qui en justifient à chaque instant la solidité , ne doit pas laisser de doutes sur l'efficacité des évacuans dans la cure des scrophules , ni sur la nécessité de leur fréquence dans la généralité des cas , ni sur leur choix. On doit observer cependant que , malgré l'usage presque unanimement admis des purgatifs stimulans dans le cas dont il est question , il ne faut pas s'en autoriser de manière à les administrer habituellement sans correctifs. Il seroit à

craindre qu'en portant leur première action sur l'estomac, ils n'en irritassent trop les fibres, & ne resserrassent la bouche des vaisseaux gastriques au point de retenir les sucs qu'ils doivent épancher. Peut-être aussi détermineroient-ils dans la totalité du canal une irritation très-désagréable qui pourroit donner lieu à des accidens qu'on se fait toujours un devoir de prévenir dans l'usage des moyens qu'on employe avec intention de faire le bien. Ces purgatifs peuvent être associés fort avantageusement avec les autres remèdes qui sont réputés comme les plus propres à contribuer à la cure des écouvelles. L'ouverture des cadavres de la plupart de ceux qui sont morts à la suite de ces maladies ayant fait connoître que les glandes méfaraïques étoient engorgées & obstruées, on conçoit que les purgatifs réunis avec les apéritifs doivent produire de bons effets. Ils divisent & atténuent

peu à peu les humeurs épaissies , & les portent sur les émonctoires les plus disposés à les évacuer.

XXI. Parmi les différentes espèces de tumeurs froides qui naissent au col & à ses environs , on compte le gouêtre ou bronchocèle. Sans entrer dans la diversité des causes qui peuvent donner occasion à ce genre de maladies , on se contentera de considérer cette tumeur comme un amas lymphatico-séreux qui s'épaissit peu à peu par son séjour dans ses propres vaisseaux , ou qui s'épanche dans les cellules de la membrane adipeuse. Ces tumeurs sont distinguées en celles qui ont un sentiment de chaleur & en celles qui sont absolument froides. Cette distinction suffit pour prévenir sur la nécessité de varier la méthode curative. Les saignées qui ne sont rien moins qu'utiles dans la curation des secondes , sont essentielles dans celle des premières ; parce qu'on est fondé

à croire que ce genre de tumeurs participe de l'engorgement des vaisseaux rouges (*k*). Elles sont par conséquent susceptibles de résolution, en faisant servir la saignée, & en la plaçant avec connoissance de cause, conjointement avec les autres moyens que l'art propose, relativement aux circonstances qui ont déterminé la maladie. Tels sont, par exemple, la suppression des menstrues chez les femmes, & du flux hémorroïdal chez les hommes.

XXII. Des autres tumeurs, les unes sont faites par infiltration & les autres par épanchement; & celles-ci sont ordinairement enchistées. Les absorbans, les

(*k*) Cette distinction pathologique, très-importante dans la cure de ces maladies, est une suite des observations & des savantes réflexions de M. LOUIS. Je lui dois de nouveaux témoignages de reconnaissance d'avoir bien voulu m'en faire part dans une conversation particulière : me permettra-t-il de les lui offrir ici?

préparations d'éponge prises intérieurement, soit en poudre, soit en infusion dans le vin blanc, réussissent communément dans les premières; mais rarement, ou même jamais, dans les secondes. La cure radicale de celles-ci est entièrement du ressort de la chirurgie opératoire; & j'en ai vu plusieurs d'un volume considérable qui ont été extirpées avec succès. Mais dans le concours des choses de nécessité absolue pour le traitement interne, les évacuans tiennent toujours un rang distingué parmi les fondans, par leurs effets tant primitifs que secondaires.

Personne n'ignore que le mercure administré intérieurement, ou en frictions ou en fumigations &c., porte quelquefois sur les glandes salivaires, qu'il les tuméfie, & enflamme toutes les parties de la bouche, de l'arrière-bouche & du gosier, quoiqu'il soit manié avec circonspection. On fait, & l'expérience le con-

firme tous les jours, que les évacuans font alors les remèdes les plus efficaces & les plus prompts pour détourner la salivation & diriger l'humeur agitée sur le canal intestinal. Les lavemens laxatifs, lorsque la voie de la déglutition est absolument impraticable, n'ont-ils pas journellement les plus grands succès ? Est-ce autrement qu'en tenant le ventre mol & libre que l'orage se dissipe insensiblement, que les tuméfactions, l'inflammation disparoissent, & que les ulcérations se guérissent ?

XXIII. Lorsqu'une dentition, pénible chez la plupart des enfans, les expose à des engorgemens inflammatoires salivaires, à des ophtalmies, à de violentes douleurs de tête, à des fluxions aiguës sur la gorge & les oreilles, à la fièvre, à la convulsion &c.; est-il un moyen plus propre à calmer ces accidens, que de solliciter & d'entretenir la liberté des selles par de doux évacuans ? & l'expé-

rience , encore une fois , ne démontre-t-elle pas chaque jour , qu'il suffit que les évacuations stercorales soient un peu plus abondantes qu'à l'ordinaire , pour prévenir ces maux ?

XXIV. On lit dans des recueils où chacun s'empresse de publier les observations qui intéressent les progrès de l'art (l) , que M. SOULIER , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , est parvenu à dissiper par l'usage seul des évacuans phlegmagogues réitérés , des grenouillettes d'un volume considérable , pour la cure radicale desquelles on n'auroit pu proposer que l'opération. SAVONAROLA (m) , médecin du quatrième siècle , avoit établi les mêmes dogmes d'après l'observation. Il vouloit qu'on attaquât cette tumeur par de fréquens

(l) Journal de médecine , année 1759 , pag. 24 & suivantes.

(m) *Praxis medic.* p. 104 , trait. VI.

purgatifs , parceque la matière en est épaisse & éloignée des voies par lesquelles on purge. Quoique notre siècle soit plus éclairé , n'admettons-nous pas ces motifs d'évacuations comme parfaitement conformes aux plus saines connoissances ? Les préceptes de SAVONAROLA , rappelés par M. SOULIER , ont eu les plus heureux succès dans un cas d'engorgement épidémique des glandes cervicales , qui jettoient les malades dans une perplexité extrême.

Les cathartiques réitérés , en évacuant l'humeur , agissoient comme dérivatifs par la correspondance intime de la bouche avec le canal intestinal ; & les malades étoient aussi subitement foulagés , que les évacuans avoient opéré.

XXV. Même efficacité encore de la part des évacuans dans la cure des épanchemens & des dépôts laiteux ; sur-tout si on les associe avec les apéritifs. Dès qu'on est parvenu à frayer une voie de

décharge à l'humeur laiteuse par les selles ou par les urines, il est assez ordinaire qu'elle s'y porte ensuite pour ainsi dire d'elle-même. Quelques légères secousses par intervalle sur les viscères du bas-ventre, par le moyen des sels purgatifs appropriés, entre lesquels on loue celui de *duobus*, suffisent pour exciter la nature à augmenter les évacuations, & à se décharger des matières impures qui imprégnoient les fluides par l'émonctoire avec lequel elles familiarisent davantage.

XXVI. La cure des tumeurs froides des articulations & de leurs enveloppes, la cure de celles qui affectent le corps de l'os ou dans ses extrémités ou dans sa partie moyenne, présentent les mêmes indications. Les causes prochaines & éloignées de ces maladies, ne varient jamais que par rapport aux effets. Dans le premier genre, l'humeur synoviale & la sérosité transpirante des parties s'accumulent autour

des ligamens & dans les ligamens mêmes; ils s'y épaississent & retardent le cours des liqueurs qui doivent les pénétrer & en sortir par la voie de l'exudation. La foiblesse organique de ces parties dans l'être sain, dont le jeu n'est exercé que par des mouvemens soutenus, comparé à leur inaction totale dans les cas de maladie, fait comprendre l'épaisseur que ces liens articulaires doivent acquérir sous l'affluence des fluides; fluides qui s'y fixent d'autant plus volontiers que les vaisseaux sont plus disposés à les retenir.

Quelque puissante qu'on suppose la force des atténuans résolutifs, ils ne peuvent directement rien contre cet amas humoral concentré. L'effet de ces médicamens se borne à échauffer & à raréfier la portion des fluides qui est le plus à leur proximité. Ils émincissent les tégumens & les disposent à se rompre, à mesure que la dissolution de la matière retenue a lieu. Ces topiques ne peu-

vent guères influer sur la désopilation des vaisseaux obstrués qui gonflent la texture ligamenteuse; & c'est alors que les évacuans fondans ou apéritifs pénètrent jusqu'à eux, les ébranlent, les déplacent & les évacuent.

XXVII. Parmi les maladies qui intéressent le corps des os ou leurs extrémités, on compte le spina-ventosa & le pedarthrocace. Les causes de ces tumeurs sont toujours envisagées comme dérivatives d'un vice vénérien, scrophuleux, scorbutique, rachitique, ou comme l'effet d'une portion d'humeur variolique ou psorique qui aura pénétré la substance des os. La variation des causes n'influe nullement sur les effets; ils peuvent être les mêmes par-tout. Le siège primitif & le degré de ces diverses maladies en font toute la différence. N'ayant pas pour objet de dissenter sur les différens phénomènes attachés à chacune des causes occasionnelles de

ces tumeurs , on se contentera de dire qu'en appliquant les remèdes discussifs & fondans sur celles d'entr'elles qui sont spécialement fixées sur les ligamens , on doit faire usage en même tems des médicamens internes capables d'évacuer la matière obstruante. Les purgatifs , les atténuans , les apéritifs & les sudorifiques , employés selon l'ordre des considérations respectives à chacune des causes soupçonnées , ont des droits réels sur la cure.

Les moyens que la chirurgie manuelle a adoptés en faveur des abcès ou des caries des os , rapportés aux différentes causes de maladies qui les affectent , n'excluent pas plus les remèdes évacuatifs dans leur cure , que ceux à qui on reconnoît la propriété de subjuguier le vice essentiel de la maladie. .

XXVIII. Les tumeurs flatulentes ou venteuses dont la cause matérielle gît dans la viscosité & l'épaississement des

humeurs, qu'un degré de chaleur assez suffisant peut échauffer au point de raréfier l'air qu'elles contiennent, s'adressent d'abord aux évacuans, afin de purger la surabondance humorale de tout le corps. AQUAPENDENTE (*n*) pense que pour diviser plus facilement l'humeur visqueuse & pituiteuse, il faut réunir les médicamens incisifs aux évacuans. De concert avec GALIEN, il loue fort les stimulans, les alimens secs & chauds, & toutes les boissons qui ont la propriété de corriger l'intempérie froide des viscères; boissons dans lesquelles il conseille d'ajouter les syrops d'hysope, de pouliot, l'oximel scillitique &c. De plus sérieuses réflexions sur la doctrine d'AQUAPENDENTE feroient déplacées dans la circonstance.

XXIX. On peut, sans sortir des bornes qui circonscrivent l'utilité des éva-

(*n*) Lib. I. de tum. præter nat. Cap. X. fol. 35,
36 & 37.

cuans dans cette dissertation, terminer cette section par des vérités confirmatives des avantages qu'on peut retirer de ces médicamens dans la pratique.

Quoique l'on soit convaincu de la nécessité de vider le bas-ventre aussi complètement qu'il est possible, avant de pratiquer aucune opération d'importance; il est néanmoins des cas où l'on croit suppléer à ce précepte par les lavemens. Ces remèdes peuvent fort bien suffire aux vues de l'opérateur, mais non aux besoins de la nature, qui se trouveroit souvent beaucoup mieux d'un purgatif léger dans plusieurs circonstances. On fait que le séjour des matières excrémenticielles peut donner lieu à des accidens dont on ne pénétreroit peut-être pas d'abord la cause, d'après la confiance qu'on auroit mise en ces remèdes trop insuffisans par fois pour la mériter. Les opérations de l'empîème, celles de la taille, de la castration, de la fistule à

l'anús &c., & principalement celles des hernies, exigent les plus grandes attentions à cet égard. Les évacuations alvines, retardées ou retenues peuvent avoir une influence très-dangereuse dans la plus grande partie de ces cas.

Les causes qui peuvent entretenir les accidens après la réduction des hernies sont très-équivoques, & elles le feroient peut-être encore plus, si l'on n'avoit observé qu'une d'entr'elles, à qui on donnoit le moins d'attention, dépendoit souvent d'un amas de matières fécales qui obstruoit le canal alimentaire, l'échauffoit, favorisoit son spasme & l'entretenoit. Éclairé aujourd'hui plus que jamais par l'expérience & l'observation, on a vu qu'on pouvoit éviter heureusement ces accidens, en faisant usage des minoratifs doux aiguillés d'un peu de sel; ou selon la méthode de LE GRAND (*r*), d'une dissolution de deux

(*r*) Mémoire de l'acad. R. de chirurgie, t. 4, pag. 268 in 4^o.

onces de sel d'espsom dans deux pintes d'eau commune , de laquelle on fait boire au malade un gobelet de quart-d'heure en quart-d'heure. Ce remède peut avoir des succès dans la cure des hernies anciennes dont l'anneau est assez dilaté pour avoir laissé aux matières stercorales une libre circulation dans la tumeur , ou lorsque par faute de ressort les matières ne cheminent plus. J'ai plusieurs faits où il m'a réussi , qu'il seroit superflu de rapporter ici : il suffit de dire que la précaution de faire passer un lavement purgatif avant l'usage de cette dissolution , ne peut que favoriser ses effets , & qu'indépendamment du résultat le maniement doux de la tumeur , à mesure que les évacuations ont lieu , procure de grands avantages , principalement dans celles qui sont formées par engorgement de matières. Mais les purgatifs placés après l'opération ont bien une autre influence , lorsque les accidens subsistent

encore. La pratique chirurgicale, enrichie par des observations précieuses, s'est fait une loi de placer désormais un minoratif peu d'heures après l'opération, afin de dissiper les accidens, s'ils existent, ou afin d'en prévenir le retour, toujours à craindre jusqu'à ce que l'opéré ait eu quelques felles. DIONIS, à qui on doit d'avoir expressément donné le précepte qu'il dit ingénument tenir de M. MOREAU premier médecin de Madame la Dauphine, mérite pour cela seul bien de la reconnoissance. M. LOUIS, sans cesse animé par l'amour du bien, rappelle cette doctrine avec des réflexions très-favantes tirées de ses propres observations, dans un mémoire sur les causes de l'étranglement dans les hernies, inséré *loc. cit.* Ces dogmes ne sont pas encore assez généralement répandus dans les livres élémentaires qui doivent servir de guide aux jeunes chirurgiens dans la pratique, pour me savoir mauvais gré de les répéter ici.

XXX. Il me reste à dire un mot de l'utilité des purgatifs dans le cas des corps étrangers avalés, & je finis. L'histoire de la chirurgie fournit plus d'un fait qui prouve que l'expulsion qui se fait par les selles des corps étrangers, avalés & précipités dans l'estomac, a souvent été fournie à l'effet des évacuans. Plusieurs praticiens, guidés par des vues adroitement raisonnées, les ont employés avec beaucoup de fruit. M. HEVIN, dans son excellente dissertation sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, en donne plusieurs exemples, & cite les observations de FABRICE DE HILDEN, d'ETMULLER & de SEGERUS, qui conseillent les huileux, les savonneux, les balsamiques & les purgatifs, dans l'intention de prévenir les suites dangereuses de certains corps dont l'existence peut être funeste en blessant l'estomac ou les intestins par leurs pointes ou par leurs aspérités. Si les purgatifs ne déterminent

pas d'abord la sortie de ces corps, ils peuvent les déplacer, tandis que les huileux & les balsamiques appaîseront les douleurs, détergeront & consolideront les ulcérations produites par le contact de leur capacité. Si on consulte les chirurgiens à qui la pratique a fourni plusieurs de ces évènements, on les trouvera tous d'accord sur la confiance qu'ils ont dans la voie des felles pour en précipiter l'expulsion : & de qui attendre cette expulsion anticipée, si ce n'est des évacuans ? ET-MULLER entr'autres propose, comme un moyen de soulager plus sûrement ceux qui ont avalé des corps étrangers qui seroient tombés dans l'estomac ou passés dans les intestins, de faire usage des bouillies & des crêmes de riz, d'orge & de millet, ou de panades, dans la vue d'entraîner ces corps par le canal en les enveloppant. Il ajoute même que, pour rendre ces alimens plus propres à satis-

faire à cette intention , il feroit à defirer que les malades ne huffent point après ces alimens , afin que ces mêmes corps enveloppés par des fubftances gluantes & épaiffes puffent parvenir fans inconvéniens à la voie des felles , pour être enfuite expulfés plus facilement par quelques purgatifs doux. C'eft ainfi que *SEGERUS* trouva le moyen de faire rendre dans l'efpace de fix jours, deux groffes aiguilles à un homme qui les avoit avalées.

La fection fuivante dans laquelle j'ai pour objet de parler de l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes , des ulcères &c , ne m'a pas paru moins intéreffante que celle - ci. Le but que je me fuis propofé feroit rempli , fi j'avois pu contribuer aux progrès de mes élèves. Il pourroit fe faire cependant que , malgré l'attention que j'aurai toujours de leur témoigner mon attachement en développant leurs

connoissances & en excitant leur émulation , mes travaux fussent insuffisans par la manière dont ils sont présentés. Je compte beaucoup sur l'indulgence des savans qui voudront bien m'éclairer de leurs lumières , & dont les discussions se borneront au bien de l'humanité. Je respecte le savoir aimable , & je lui saurai toujours bon gré des doutes qu'il me proposera & des raisonnemens plausibles qu'il opposera aux miens.





DE L'UTILITÉ
DES ÉVACUANS

DANS LA CURE

DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCÈRES, &c.

SECONDE SECTION.

I. **L'**ANCIENNE chirurgie confondoit les playes avec les ulcères : les arabes sont les premiers qui aient reconnu la nécessité de les distinguer. GALIEN employoit indifféremment ces mêmes noms, playe & ulcère, pour désigner une solution de continuité aux parties molles, récente ou ancienne. PARÉ, qui a suivi la définition de GALIEN, appelle « playes toute » division récente, sanguinolente & sans » putréfaction complete ou purulente, » faite aux parties molles; & il nomme » ulcères cette même division non-fan-

» glante ; mais invétérée , de laquelle il
 » fort pus ou fanie ». La chirurgie moderne ayant égard aux différens tems que parcourent les playes pour leur consolidation , distingue celles qui sont recentes des anciennes , & fait une classe particulière des ulcères. La playe, selon la chirurgie moderne , est une division des parties molles, récente & sanglante, faite par cause externe. Elle comprend ensuite cette même chirurgie, sous le nom de playes anciennes, toutes divisions dans les chairs qui n'ont pu se consolider qu'à la faveur d'une suppuration relative à différentes causes tant naturelles que subséquentes. Lorsque la suppuration des playes anciennes est excitée ou entretenue par la participation des solides , ou par le vice des humeurs ; elle les range alors dans la classe des ulcères. On conviendra en effet qu'entre une playe récente & une playe suppurante, la ligne de séparation est très-petite ; puisque souvent on ne peut pas

éviter, même avec beaucoup de précautions & de soins, la suppuration d'une playe qui présente toutes les dispositions possibles à se réunir.

Quoique GALIEN semble confondre les playes avec les ulcères, on ne peut pas lui reprocher d'avoir négligé de donner la définition de ces derniers. L'ulcère, dit GALIEN, « est une érosion invétérée des parties molles, qui au lieu de » sang rend une espèce de pus ou de » fanie ; ce qui empêche la consolidation. ETMULLER est encore plus expressif : Il appelle ulcère une solution de » continuité provenant de quelque acidité » corrosive qui ronge les parties, & convertit la nourriture propre du corps » en une matière fanieuse ». HEISTER, en parlant des ulcères, convient qu'on peut en donner une idée nette & précise, & sa définition en effet ne laisse nulle équivoque. « L'ulcère, dit-il, est une » division des parties molles de notre

» corps & de la peau, produite par cause
 » interne, comme par une inflammation,
 » un abcès, des humeurs âcres & stagnantes &c. » Puis il ajoute : « L'usage
 » veut néanmoins qu'on place encore
 » parmi les ulcères & qu'on appelle
 » de ce nom les playes & les contusions
 » qui restent long-tems à guérir
 » ou qui s'invétèrent. »

II. Toutes les définitions, devenues successivement plus exactes, ne sont pas sans intérêt dans la pratique de l'art, relativement à la cure des playes anciennes & des ulcères, puisqu'elles ont pour objet de désigner la cause procatarctique ou primitive des unes & des autres. C'est encore par ces définitions que, dans l'exposé des rapports en justice, on évite une confusion qui pourroit être fatale à l'accusé, si le plaignant parvenoit à en imposer en faisant passer un ulcère pour une playe récente en suppuration.

En suivant la définition d'HEISTER, qui

paroît la plus juſte & la plus déciſive, on confidère l'ulcère comme la fuite de l'abſceſſion de toute eſpèce de tumeurs, ou de quelques éroſions cutanées, décidées par des cauſes internes. Ce caractère particulier de l'ulcère établit la diſtinction qu'il y a entre lui & les playes anciennes entretenues par un vice humoral.

III. Lorſque la mauvaiſe qualité des ſucs eſt la cauſe immédiate de la durée de la maladie dans une playe quelconque, la première indication conſiſte à la corriger. Les accidens & les ſymptômes qui ſurviennent dans le principe de la playe ou pendant le traitement, ſont les indiquans. Un exercice un peu ſoutenu dans la chirurgie des playes & des ulcères, fait connoître avec aſſez de facilité la nature du vice qui entretient la maladie. C'eſt par l'inspection du local, aidée des ſignes commémoratifs, qu'on porte communément un jugement certain ſur l'exiſtence & le degré d'acrimo-

nie de certains virus , tel que le vénérien , le scorbutique, le scrophuleux & le cancéreux.

L'application qu'on fait ici de la corruption des humeurs occasionnée par un vice interne à la nature de certains ulcères , a lieu dans la nature des playes anciennes. La difficulté qu'elles ont quelquefois de se cicatriser , est une preuve assez constante de la présence d'un vice humoral qui entretient la suppuration & la mauvaise qualité des chairs. Si les remèdes qu'on a cru jusques-là les plus propres à l'obtenir, n'ont pas eu le succès qu'on pouvoit s'en promettre , au moins auront-ils pu servir à modérer les accidens ou à les prévenir.

Telles sont les circonstances où la chirurgie éclairée par des relations justes , fait servir efficacement les remèdes internes. Les évacuans, par des propriétés connues, commencent ordinairement la cure, y concourent réellement, & ce

sont eux qui toujours la terminent. Quand une fois les humeurs sont dépravées, les altérans ne suffisent pas pour changer leur disposition vicieuse : les évacuans placés à propos sont indispensables pour satisfaire à l'indication.

IV. Les playes suppurées sont sujettes à des vicissitudes si manifestes, qu'il est rare de ne pas s'appercevoir de quelques changemens, en bien ou en mal, dans la révolution de quelques pansemens. Ces vicissitudes paroîtront d'autant moins extraordinaires aux yeux du vrai chirurgien, qu'il saura qu'elles sont l'effet immédiat des solides sur les fluides, & *vice versa*, & que les différentes agitations qu'ils éprouvent les uns & les autres dépendent de l'influence de toutes les choses qui nous environnent, & que nous faisons journellement servir à notre conservation.

Il suit de ce principe général que la matière de la suppuration doit être le

seul guide dans l'usage des moyens à employer pour la cure des playes & des ulcères : aussi s'y bornera-t-on pour rendre compte dans cette section de l'utilité des évacuans.

Après avoir considéré dans la première , les tumeurs humorales sous l'état inflammatoire d'abord , & sous l'épaississement des fluides blancs sans inflammation ; voyons à rapprocher les cas où les évacuations sollicitées peuvent être utiles par rapport à la suppuration ; puisqu'elle est une de leurs terminaisons la plus ordinaire , & qu'elle accompagne nécessairement les playes contuses & anciennes , ainsi que les ulcères.

Quand les solides ont été tendus à un point extrême , ils se rompent , & versent les fluides qui les embarrassoient sous la forme d'une matière blanchâtre plus ou moins épaisse , à qui on donne le nom de pus. Tant que les vaisseaux jouissent d'une action proportionnée à la

nature & à la quantité des fluides , & que ces fluides sont sains d'ailleurs , la suppuration se maintient dans une disposition louable. A mesure que ces vaisseaux recouvrent leur énergie , la matière purulente s'épaissit & devient moindre , au point que les fibres qui avoient été précédemment écartées se rapprochent & se lient. C'est ainsi que les playes les plus considérables par la perte de substance se cicatrisent facilement , en se bornant à des pansemens très-simples soutenus d'un régime analogue , sans le concours d'aucun évacuant.

V. Lorsque par des effets relatifs à la constitution du sujet , ou produits par des causes éloignées , la quantité du pus , sa couleur , sa consistance &c. éprouvent quelques changemens ; ce sont autant de différentes indications sur lesquelles la perspicacité du chirurgien doit l'éclairer dans l'usage des purgatifs.

Si les causes qui peuvent déterminer

les suppurations trop abondantes sont nombreuses , les secours par lesquels on peut y remédier sont très-multipliés. Il seroit difficile d'admettre un terme fixe pour placer les évacuans dans les playes suppurées. Si cependant on en croit à M. PETIT , ils ne peuvent être employés que le vingt-deuxième jour. Le motif pour lequel ce grand chirurgien en défendoit si expressément l'usage avant cette époque , est d'autant moins facile à pénétrer , qu'il marquoit la plus grande attention à ne les prescrire que dans les cas absolument nécessaires. Auroit-il craint qu'ils ne donnassent occasion à des métastases ou à des reflux de matières purulentes ? Mais quoi ! ces remèdes peuvent-ils jamais être défavorables , quand ils sont administrés après des indications certaines ? On ne doit pas appréhender d'être surpris , quand on aura pour l'âge , la constitution du malade & son état positif les considérations qu'ils

méritent. C'est toujours sur l'âge qu'on doit régler la dose de ces médicamens ; & ce sont les divers caractères des maladies & leurs accidens qui doivent en indiquer le genre. Y a-t-il du mérite , avec l'attention ordinaire qu'exigent les circonstances, à éviter les superpurgations qu'on soupçonne être l'objet de crainte de M. PETIT, & qui lui inspirent tant de défiance dans l'usage de ces remèdes ? En admettant même que la superpurgation puisse avoir lieu ; la médecine manque-t-elle de moyens propres à borner l'effet d'un médicament purgatif, si on se trouvoit contraint à le faire ? & au pis le mal feroit-il irréparable ? Ces évènements , si communs dans la pratique, ne sont pas toujours aussi malheureux qu'on se le représente. Je dirai même plus : il est douteux que la crainte d'une superpurgation dût s'opposer à prévenir , par des évacuans prudemment administrés, les maux dont on est menacé d'après les

symptômes qui en indiquent l'utilité. Car enfin, ou la purgation est indiquée, ou elle ne l'est pas ? Si elle l'est ; peut-on la négliger ou l'omettre sans craindre de voir survenir incessamment des accidens tout aussi graves au moins qu'auroient pu être ceux qu'on redoute d'une superpurgation qui n'arrivera pas ?

Que d'exemples l'histoire de l'art n'offre-t-elle pas , où pour avoir négligé de combattre les symptômes de la plénitude ou de la cacochymie par des évacuans placés à propos , la fièvre s'est allumée avec une force dont le début seul a fait craindre pour les jours du blessé ! On a vu toutes les évacuations rester suspendues , ou devenir tout-à-coup si abondantes qu'elles ont jeté les malades dans un épuisement mortel. Ces faits sont assez généralement connus , & le chirurgien le moins exercé peut , avec une attention médiocre , en avoir été plus d'une fois témoin.

VI. Les circonstances où l'usage des purgatifs est indiqué dans le paragraphe de la suppuration, sont 1.^o lorsque l'excès de la matière purulente est une suite immédiate de la constitution du sujet qui pèche par une surabondance des fluides blancs ; 2.^o lorsqu'il subsiste dans les environs de la playe , & même au-delà , un engorgement pâteux ou des duretés éparfes , qui sont, pour ainsi dire, autant de réservoirs où l'humeur se dépose & croupit ; 3.^o lorsqu'il paroît des boursoufflemens du tissu cellulaire à l'entour de la playe , occasionnés par la stase des liqueurs qui s'y dénaturent ; 4.^o lorsque les chairs se tuméfient & produisent des hyperfarcoses , que des pansemens méthodiques répriment foiblement ou qui repullulent peu de tems après ; 5.^o lorsqu'enfin les fluides trop grossiers s'arrêtent à l'extrémité des vaisseaux & donnent lieu à une élévation dure qui circonscrit la playe , & qui , en comprimant

les tuyaux organiques du fond, ralentit l'oscillation de tous ceux qui y abordent. Les topiques émolliens, les mouchetures & les scarifications, qu'on emploie à dessein de ramollir ces matières épaissies & d'en solliciter le dégorge-
ment, ne suffisent pas toujours. Les médicaments, qui par des propriétés particulières atténuent la lymphe, la rendent plus fluxible & évacuent ses parties impures, vont plus directement au but. L'utilité des purgatifs est si bien démontrée dans cette circonstance, qu'on voit constamment renaître ces duretés après les avoir entièrement excisées, toutes les fois qu'on a négligé d'attaquer la cause qui les produit.

VII. La résorbtion purulente est un accident dans les playes, du genre de ceux où les évacuans purgatifs agissent efficacement. La cause déterminante de cet accident est l'irritation, le spasme & la constriction des vaisseaux de la playe

même , auxquels la cacochymie donne communément lieu. C'est alors que le pus refoulé dans la masse décide sur le champ des symptômes dont la gravité égale la promptitude avec laquelle ce transport paroît : ce qui distingue la résorbtion du reflux qui se fait peu à peu. Le signe essentiel de cette résorbtion est lorsque d'un pansement à l'autre la playe est échauffée & aride : tandis qu'au moyen des évacuans on provoque l'expulsion de l'humeur rentrée , on emploie les topiques émolliens & relâchans , afin d'affouplir les fibres & d'y rappeler ce jeu & cette oscillation douce capables de ramener la suppuration. Les évacuans dont on fait usage en pareil cas , n'ont d'autre préférence que celle qui est indiquée par la nature & le siège des symptômes , relativement à la disposition des fonctions qu'on croit les plus propres à servir utilement la nature.

Quand la matière purulente n'a souffert

qu'une diminution qu'on peut attribuer à un régime indiscret ; une diète sévère , les délayans aqueux , les lavemens & les minoratifs suffisent presque toujours. Pendant que les boissons humectent & détremper les humeurs rentrées & celles qui sont infectées par la contagion , qu'elles en appaisent la chaleur trop vive , en émoussent l'âcreté & les déterminent sur les glandes intestinales ; les lavemens calment l'éréthisme des parties intérieures , en relâchent le tissu , & entraînent ce qui se présente d'impur. Les purgatifs légers opèrent avec d'autant plus de facilité , que les matières qui doivent être évacuées y sont préparées (f). Ces minoratifs peuvent être répétés & soutenus selon l'exigence du cas , sans crainte de produire des effets fâcheux. En débarrassant les viscères du bas-ventre , ils rétablissent l'ordre de la circulation

(f) QUESNAY , traité de la suppuration , pag. 336.

dans la partie malade , de concert avec les topiques stimulans.

VIII. La couleur de la matière purulente est susceptible de plusieurs changemens qui peuvent fournir des indications quelquefois équivoques aux évacuans. La rigidité des fibres , en ralentissant le cours des fluides , influe sur l'épaississement du pus , comme cet épaississement influe réciproquement sur sa couleur. Des comparaisons sur la réunion des globules sanguins qui font paroître la liqueur rouge plus colorée , témoignent en faveur de la réunion des globules purulens qui , étant de plus en plus rapprochés , donnent au pus une couleur jaune au point même de la rendre verte. Ces observations peuvent avoir lieu sur toutes les parties du corps indistinctement , principalement dans les sujets bilieux : elles sont toujours plus sensibles cependant aux ulcérations qui affectent les endroits où le tissu cellulaire est plus rare , plus dense

& plus ferré. Les suppurations du cuir chevelu, celles de la paume de la main, de la voûte du pied & celles aussi du canal de l'urètre, lorsque l'écoulement de la gonorrhée est dans son principe ou sur son déclin, en font des exemples. Ces nuances dans la couleur de la matière purulente étant une suite immédiate du siège de la maladie, n'ont que très-peu de chose à espérer des évacuans. Il y auroit même lieu de craindre que si on se laissoit séduire par ces apparences, sans avoir pour tous les accessoires les égards qu'ils exigent, les évacuans, bien loin de changer la couleur & la consistance du pus, y ajouteroient encore s'il étoit possible. Les boissons délayantes nitrées remplissent infiniment mieux l'objet. En s'insinuant dans les plus petits vaisseaux, elles atténuent, divisent les humeurs & les font couler d'autant plus aisément que les fibres ont repris de la flexibilité; ce qui est suffisant pour

changer la consistance du pus & sa couleur. La playe ou l'ulcère se déterge ; & alors une matière purulente louable est d'un heureux présage pour la cicatrice. Les boissons altérantes n'excluent pas toujours les évacuans ; ils sont même essentiels dans les cas où on a pour objet de prévenir la surcharge des vaisseaux malades & de maintenir la playe dans une disposition prochaine à la cure.

IX. Un fluide homogène, ni trop épais ni trop séreux, annonce le juste équilibre qui règne entre les solides & les fluides ; équilibre sans lequel la nature ne travaille que nonchalamment à la cicatrice. C'est dans la souplesse de la fibre que réside toute son énergie & son aptitude à la cure. En comparant l'activité avec laquelle les playes guérissent chez les enfans, à la lenteur avec laquelle elles se cicatrisent chez les vieillards ; on a la preuve de ce fait.

La fluidité & l'abondance du pus est un signe rarement équivoque du relâche-

ment des solides & de la surabondance des fluides blancs. On ne peut combattre avec plus d'avantage cette quantité d'humeurs que par une diète exacte, & par les évacuans résineux alliés aux stimulanx doux. Cet excès de fluidité, particulier aux tempéramens froids & humides, demande qu'on dessèche le corps, afin de rappeler sur les fibres l'élasticité qu'elles ont perdue par l'humide surabondant dont elles sont abreuvées; humide qui les prive de cette propriété énergique si nécessaire pour la préparation & la perfection des sucs cicatrisans. C'est par ce défaut d'énergie que les sucs s'épanchent avec profusion sur la playe ou sur l'ulcère; & quelque considérable qu'on suppose leur évaporation, la cicatrice est toujours foible & peu solide: *Corporibus humidâ carne præditis imperanda fames, fames enim corpora exsiccat* (1). HIPPOCRATE n'exclut point

(1) Aphor. 39, sect. 7.

l'usage des évacuans par cet aphorisme ; c'est en parlant du régime qu'il recommande la plus grande diète , comme un des premiers moyens à employer pour diminuer l'excès des liqueurs. Mais lorsqu'il se rencontre des indications qui demandent à être remplies sans trop différer & auxquels la diète ne pourroit suffire qu'en jettant le corps dans une maigreur dont la constitution du malade auroit à souffrir ; doit-on évacuer , ou doit-on attendre de la nature épuisée qu'elle travaille efficacement à la cure ? Les excroissances charnues qui ne sont , à proprement parler , qu'une suite du développement des cellules de la membrane adipeuse , sont plus promptement & plus sûrement affaïssées par l'usage approprié des purgatifs que par la diète , sur-tout dans les constitutions pituiteuses.

Les sucres trop fluides sont communément imparfaits ; ce qui suppose deux motifs également puissans pour avoir

recours aux remèdes évacuatifs. Ces faits qui se répètent journellement dans la pratique laissent voir une vérité incontestable. L'expérience & l'observation prouvent d'une manière certaine, que les purgatifs favorisent l'évacuation des fluides importuns dont la diète n'auroit pu opérer la diminution qu'en supprimant la source qui les renouvelle. Les purgatifs influent sensiblement sur cette faculté énergique si nécessaire aux solides, & sur le degré de chaleur qui convient aux fluides pour hâter la cicatrice.

X. L'utilité des évacuans n'est pas moins prouvée dans la cure des suppurations glaireuses. Lorsque les fluides commencent à devenir visqueux ; ils engourdissent peu à peu le ressort des solides ; leur oscillation devient successivement plus lente ; la circulation enfin est plus paresseuse, & elle ne dépose plus dans la playe qu'une matière puriforme, indigeste & imparfaitement travaillée,

malgré l'usage soutenu des topiques les plus propres à émouvoir les fibres.

Cette disposition vicieuse des fluides vient communément du mauvais état des organes digestifs, & de tous les solides en général; ce qui peut être considéré ou comme l'effet de la maladie, ou comme sa cause, selon les divers symptômes qui l'ont accompagnée depuis son origine. Quelle que soit la source première du mal, les dispositions étant telles, on a toujours lieu de présumer que les fluides viciés doivent influencer sur les autres viscères digestifs éloignés, qui, comme les premiers, sont enduits d'une couche glaireuse plus ou moins forte à laquelle des alimens grossiers & mal préparés, l'abus de la chair des jeunes animaux, celui des substances farineuses & laiteuses peuvent aisément donner lieu. Aura-t-on de la peine à se persuader ensuite que le chyle qui émane des sucs extraits de ces substances, puisse pro-

duire un amas d'humeurs visqueuses, sur-tout dans une constitution humide & froide ? Connoît-on après cela des moyens plus sûrs de diviser ces humeurs, de fondre ces viscosités, de rendre aux fucs leur qualité première, & d'en évacuer le superflu & l'impur, que ceux qu'offrent les purgatifs drastiques, combinés avec les boissons fortifiantes amères ou diaphorétiques, ou sudorifiques ou diurétiques chaudes ?

XI. Ce n'est pas assez d'avoir fait connoître l'utilité des évacuans purgatifs dans la cure de ces différentes espèces de suppuration. La douleur qui accompagne quelquefois les playes anciennes & les ulcères est si vive & si cuisante, qu'on ne peut l'imputer qu'à une acrimonie humorale. Les symptômes de la suppuration acrimonieuse sont les dégoûts, les diarrhées, les vomissemens, la fièvre, les délires, les mouvemens convulsifs & les assoupissemens. Les playes & les

ulcères abreuvés par cette sanie corrompue font d'un très-mauvais caractère. On ne peut parvenir plus heureusement à la cessation de ces divers accidens, qu'en tempérant l'âcreté des fluides par des boissons mucilagineuses, & en les évacuant par les selles au moyen des purgatifs doux. Ces évacuans doivent être soutenus conformément à la quantité des humeurs qu'on suppose devoir être évacuées, & pour s'expliquer plus clairement encore, jusqu'à la disparition totale des symptômes généraux, & de ceux qui sont particuliers à la playe.

Ce que l'expérience autorise d'après des circonstances conformes à l'état représentatif des maladies qu'on a sous les yeux, doit servir de guide dans la pratique : tout ainsi qu'ARBUTHNOT (u) régloit le choix & la quantité des alimens dans la cure de la suppuration,

(u) Essais sur les alimens, p. 86.

on doit régler l'utilité & la nécessité des évacuans en pareils cas. » C'est, dit ce savant, dans les vaisseaux ouverts d'une » playe ou d'un ulcère qu'on doit » observer les effets des différentes subf- » tances sur les fluides & les solides ». Ce médecin, un de ceux qui a jetté le plus grand jour sur l'influence du régime dans la cure des playes & des ulcères, a trop bien senti malgré cela l'utilité des purgatifs dans plusieurs cas, pour ne point en conseiller l'usage.

XII. Les anciens comme les modernes n'ont pas eu moins de considérations que nous, pour tout ce qui peut avoir quelques rapports à la diététique, conséquemment à la cure des maladies chirurgicales; mais ils n'avoient garde de croire que l'attention la plus scrupuleuse à suivre ces règles dût suffire à tout. Ils avoient tellement apprécié les effets des purgatifs dans la curation des playes anciennes & des ulcères, qu'ils étoient

persuadés que leur fréquence devenoit indispensable pour détruire le vice impur qui les entretenoit, ou pour favoriser son altération. C'est ce qu'ARCEUS (v), qui a très-bien traité de ces maladies, fait sentir en insistant sur les purgatifs répétés, dans la cure de ces maladies. *Namque hæc pars omninò necessaria est, & non semel sed sæpè etiam repetenda.*

XIII. Lorsque la qualité des sucς qui entretiennent la suppuration est essentiellement mauvaise, il est question de s'assurer si c'est de la dépravation humorale, ou de l'usage des choses non naturelles, ou enfin de quelques pansemens vicieux que dépend le caractère impur de cette suppuration. Convaincu de l'existence de la première cause, les évacuans deviennent indispensables; tandis qu'on corrige la seconde par les contraires, sans qu'il soit besoin d'évacuer,

(v) De curatione vulnerum, lib. 2, p. 123.

on s'observe sur ce que l'on doit à la troisieme de ces causes , en variant les topiques , & en se réglant sur les principes de l'art dans l'application des pièces de l'appareil. Les élémens de la chirurgie sont si étendus relativement à ce dernier objet , qu'il seroit difficile de pécher par ignorance.

XIV. L'économie animale considérée dans l'état de maladie n'est pas la même à beaucoup près que dans l'état sain. Il n'est personne qui , en suivant l'ordre des connoissances anatomiques & physiologiques , ne puisse en quelque sorte expliquer les causes qui entretiennent la vie , sans crainte d'être démenti. Mais si la machine est dérégulée , la multitude & la complication des ressorts qui la font mouvoir , laisseront de l'obscurité sur la cause du dérangement ; & ce n'est qu'à grande peine qu'on parviendra à connoître la véritable source du désordre. Je pense , par la même raison , que

la difficulté de savoir si les substances nuisibles mêlées avec nos humeurs peuvent en être séparées , est encore aujourd'hui un objet de méditation. Il n'est pas moins difficile de savoir quels sont les tuyaux sécrétoires qui doivent leur permettre le passage , & le genre d'évacuans qu'on doit employer pour en procurer l'expulsion. Les règles tracées par les premiers maîtres de l'art instruisent sur la difficulté de saisir ces points capitaux. Quoiqu'on soit parvenu à connoître à peu près toutes les voies par lesquelles la nature se décharge de ses impuretés , & à évaluer en quelque façon la quantité des humeurs qu'elle peut soustraire de la masse dans un tems donné , rien n'est plus incertain que la manière avec laquelle elle s'exécutera quand elle sera aux prises avec la maladie.

La curation des playes anciennes & des ulcères n'est pas exposée aux mêmes vicissitudes que celle des maladies inflam-

matoires. L'économie animale n'est point dérangée, les humeurs découlent successivement par les vaisseaux rompus, souvent même sans produire que de légères sensations douloureuses. Les fonctions ne sont jamais dérégées qu'indirectement, & l'espèce de suppuration est l'indiquant des remèdes avec lesquels on doit solliciter la cure. L'usage des dépurans & des évacuans purgatifs, placés d'après des connoissances tirées du fond de la constitution, du genre de maladies & de l'état des humeurs, est constamment indiqué.

XV. On entend par l'état des humeurs, leur impureté, leur dépravation, leur perversion & leur dissolution putride. Ces différens états ont donné lieu aux anciens d'établir autant d'espèces d'ulcères que les humeurs pouvoient éprouver de changemens, par rapport à leur genre & à leur degré d'altération : de-là ces qualifications d'ulcères fœdés,

ichoreux, rongeurs, cancéreux, putrides, pestilentiels, vermineux &c.

Le but qu'on s'est proposé consiste seulement à examiner si les évacuans peuvent être utiles dans la cure de ces différentes maladies. L'idée générale qu'on a prise de leurs causes fait apprécier la nécessité de ces remèdes, puisqu'elles ont toujours pour objet un vice quelconque dans les humeurs. Sans avoir égard à la manière dont les fluides ont pu être infectés, on sent le besoin de détruire jusqu'au germe du vice humoral pour parvenir à la cure. Or cette destruction totale ne peut avoir lieu, sans ouvrir des issues à l'humeur, à mesure qu'on porte dans le sang des fluides capables de changer sa disposition vicieuse. Une loi établie depuis l'origine, pour ainsi dire, de la chirurgie, nous impose de ne commencer la cure de ces maladies, qu'après avoir fait précéder les remèdes généraux, parmi lesquels les évacuans

purgatifs sont désignés comme indispensables. Les ulcères qu'on prétend n'être entretenus que par un vice local, ne devroient pas toujours être exclus de cette règle générale, quoiqu'en pensent quelques praticiens; puisqu'on a la preuve qu'on ne vient à bout de les cicatrifer que par des soins particuliers qui n'ont pas seulement le vice local pour guide. Cette réflexion conduit à d'autres non moins intéressantes : la qualité vicieuse des chairs dépend-elle du local même de la partie ou de l'impureté des humeurs, & quel est le moyen de s'en assurer ? En supposant qu'elle dépende du local, il seroit important de savoir si la matière sanieuse qui sort de ces chairs est produite par des fucs nourriciers changés par le mouvement organique, ou par des fucs excrémenteux trop élaborés pour ne pas être déjà viciés ? fucs qui prennent une voie différente de celle qu'ils auroient dû suivre

pour parvenir à l'ulcère ; ce qui doit inévitablement augmenter leur dépravation. De toutes ces causes il n'en résulte cependant qu'un même effet qui ne peut être combattu que par les évacuans ; puisqu'il est sensible, dans l'un comme dans l'autre cas, que ces sucs sont également viciés.

Il paroîtroit assez naturel de croire d'après cela , que les vices locaux (en matière d'ulcères) tiennent trop du caractère des humeurs, pour ne pas présumer qu'ils y ont quelque part. On a peine à se persuader que les chairs soient mauvaises , qu'elles jettent une liqueur sanieuse , sans que les fluides n'y participent ; ne fût-ce même que par la voie de la résorption insensible. C'est pour éviter cette résorption qu'on évacue par intervalle dans la cure des ulcères qui sont entretenus par des corps étrangers.

La théorie de cette dépravation locale , présentée par un des auteurs le plus

recommandable & le plus favant du siècle (x), ne laisse point de doute sur l'utilité des évacuans en général, c'est-à-dire, des purgatifs, des apéritifs, des expectorans &c, surtout si les ulcérations sont anciennes, & que les personnes soient avancées en âge.

XVI. La dépravation humorale peut être partielle ou totale. Les substances délétères fixées sur une seule partie, comme dans la pustule maligne & l'anthrax de cause externe, produisent par le concours du système nerveux des effets semblables à ceux qui feroient la suite d'une dépravation générale ; tels que les défaillances, les nausées, le flux de ventre, les dissenteries, les convulsions & les assoupissemens. Lorsque ces substances putrides séjournent dans les premières voies, elles agissent localement

(x) QUESNAY, Précis de la suppuration putride, p. 61, 63 & suivantes.

sur les viscères & causent les mêmes accidens. L'évacuation de ces substances putrides suivie d'un calme prompt prouve bien, comme le remarque QUESNAY, que ces accidens peuvent exister, sans que la masse des humeurs soit infectée. On pourroit comparer ces effets à ceux de certains poisons qui, pris intérieurement, donnent lieu à des symptômes très-graves, qui cessent dès qu'on est parvenu à les faire rejeter par le vomissement (y).

XVII. Les différens vices dont les humeurs sont susceptibles n'ont pas tous le même degré de malignité. Le développement plus ou moins rapide de l'acrimonie humorale dépend autant de la constitution du sujet, que de ses habitudes : d'où on conçoit que les troubles qui

(y) Les accidens qui subsistent ensuite n'étant plus considérés que comme des effets locaux, ils sont ordinairement attaqués avec succès, quand on est prévenu assez tôt pour en détruire la cause.

s'élevent dans la nature , n'ont pas les mêmes causes , quoiqu'ils aient quelquefois une même terminaison. Ces variétés proviennent généralement de l'aptitude des humeurs à recevoir plutôt certaines impressions que d'autres. On peut expliquer par là comment une maladie de la plus petite conséquence peut avoir les suites les plus fâcheuses , attendu que le germe existant du vice morbifique n'attendoit pour s'exalter que le moindre ébranlement. Les maux qui en résulteront seront d'autant plus prompts que les humeurs seront plus ou moins dépravées , ou qu'elles auront infecté la masse , d'un commencement de dissolution putride.

Il est possible par conséquent que l'ordre naturel des combinaisons étant toujours le même , les fluides puissent se tempérer les uns par les autres. Le sang pourra modérer le vice acrimonieux de la lymphe , comme la lymphe

pourra modérer celui du sang ; de manière que si l'un suffit pour annuler l'effet de l'autre , & que les fluides soient soumis à une action uniforme , la vie pourra se conserver pendant quelque tems sans inquiétude apparente : venons à la preuve.

M. B. auditeur en la chambre des comptes de . . . passant un matin sa robe de chambre dans ses bras se déchira très - superficiellement le dos de la main droite avec une épingle qui en traversoit la manche. Une blessure aussi légère ne parut pas devoir mériter son attention , & il vaqua à ses affaires sans la moindre peine pendant la journée entière. Les choses changèrent singulièrement pendant la nuit ; la main se tuméfia , les douleurs s'éveillèrent , elles devinrent excessives , & une inflammation cuisante occupoit toute la circonférence de l'égratignure. Les secours furent très - prompts , & quelque bien

dirigés qu'ils fussent , ils n'opposèrent rien à la gangrène qui fit périr le malade le troisième jour.

On demande actuellement à quoi il est possible d'attribuer la cause & la rapidité d'un événement semblable , si ce n'est à la dépravation totale des humeurs ? M. B. paroïssoit cependant d'un excellent tempérament ; rien n'avoit encore troublé jusques-là l'heureuse santé dont il avoit joui : malgré les travaux fatiguans que lui imposoit sa charge , dont il remplissoit les devoirs peut-être avec trop de zèle , il conservoit un caractère enjoué qui faisoit le plaisir entier de sa famille & les délices de ses sociétés.

Le R. P. de B. prieur du couvent des petits Carmes à V . . . fut saigné du bras droit pour une médiocre douleur de tête qui l'inquiétoit depuis quelque tems. Il se loua de la légèreté de la main de celui qui avoit fait cette

opération. Le lendemain au matin la playe étoit douloureuse & enflammée ; une douleur sourde & profonde s'éten-
doit depuis le pli du bras jusqu'à l'épaule. Environ deux heures après l'application
d'un cataplasme de *micâ panis* , le bras
& l'avant-bras se gonflèrent avec dou-
leur ; la chaleur y étoit foible , & on
ne voyoit plus la moindre trace d'in-
flammation. Quelque pressante que fût
la circonstance , & quelque habiles
qu'étoient les chirurgiens qui en pre-
noient soin , l'état du malade empira ;
l'extrémité toute entière fut frappée d'une
gangrène humide , à laquelle il succomba
le troisième jour à dix heures du soir (7).

(7) Ce qui pourroit mériter de la part des lec-
teurs quelques réflexions intéressantes sur ces évène-
mens , est que deux frères , de trois qui lui restoit ,
sont morts d'une gangrène spontanée ; l'un à la suite
d'une fracture de la clavicule , & l'autre à la suite d'hé-
morrhoides qui se gangrénèrent dans vingt-quatre
heures , & dont les progrès furent si actifs , qu'il
mourut dans quatre jours & demi.

On sent trop l'injustice qu'il y auroit d'attribuer la cause de ce malheur à l'opération de la saignée qui vingt-quatre heures auparavant avoit mérité des éloges au chirurgien qui l'avoit faite. A en juger d'après les évènements, on ne peut imputer une cause de mort aussi prompte qu'à la dissolution putride des humeurs. La constitution du sujet sembloit forte, & il n'avoit jamais éprouvé que des maladies légères. Sa nourriture ainsi que celle du malade précédent étoit frugale, & la seule chose qu'on se croiroit peut-être autorisé à lui reprocher, feroit l'abus qu'il faisoit du café, comme au premier son travail excessif.

XVIII. Comment rendre raison de ces observations auxquelles on espère que quelqu'un en réunira d'autres, sinon par l'existence d'une dissolution occasionnée

Je n'ai que des notes sur ces deux particularités, & elles sont insuffisantes pour donner le récit du début de la maladie & de ses progrès.

par des substances dont le mélange avec des parties putrides amassées dans les premières & secondes voyes, a infecté insensiblement la masse humorale; effets, comme l'observe QUESNAY (a), qui peuvent avoir lieu indépendamment d'aucune fièvre? Peut-être aussi existe-t-il dans nos humeurs des substances capables de produire seules cette dissolution? mais c'est ce qu'on ne fait pas encore d'une manière bien certaine. Sans prétendre expliquer ces espèces de phénomènes par des causes encore trop obscures, ne pourroit-on pas trouver dans le jeu accéléré des vaisseaux une occasion de déterminer la désunion des parties élémentaires fluides, par l'impulsion d'une chaleur trop active & trop soutenue, ou par une dissipation trop grande des principes qui constituent leur essence?

(a) Mémoires de l'académie Royale de Chirurgie, tom. 1 pag. 134.

Ces observations n'ont point été présentées à dessein de faire valoir les évacuans ; il est cependant vrai de dire que ces circonstances les admettent préféablement à la saignée. Les antiseptiques les plus vantés , tels que le kina , le camphre seul ou mêlé avec la gomme ammoniacque & le sel du même nom , ne peuvent être d'aucun avantage dans des cas semblables. C'est moins aux substances capables d'augmenter le ton des fibres , qu'il faut avoir recours pour préserver les parties saines de la corruption , qu'aux acides minéraux & végétaux noyés dans des véhicules appropriés à l'état du malade. Ces boissons en pénétrant dans la masse des fluides tendent à en rapprocher les principes défunis ; elles ralentissent leur mouvement , apaisent la chaleur intestinale & combattent la putridité. C'est bien moins la diversité des causes de la dissolution putride qu'on doit

envisager , que cet état de dissolution. On vient d'observer que si les troubles qui s'élevoient dans la nature n'avoient pas toujours les mêmes causes (en fait de dépravation humorale) leur terminaison étoit assez communément la même. Cela est d'autant plus vraisemblable , que c'est uniquement du degré de malignité des humeurs & de leurs effets actifs & réactifs , que dépendent leur acrimonie & leur causticité , quelle que soit la cause qui les ait dépravées ou corrompues. Mais les humeurs une fois dissoutes , elles attendent plus des médicamens qui tendront à leur rendre la consistance qu'elles auront entièrement perdue , que de ceux qui borneroient leurs propriétés à augmenter le ressort & le jeu des solides. L'expérience y ajoute même qu'ils hâtent plutôt la gangrène qu'ils ne la modèrent. Il est peu de praticiens qui ne connoissent l'insuffisance du kina

dans la dissolution scorbutique que je cite ici comme la plus commune ; tandis qu'il pourroit se faire qu'il fût utile dans le principe de la maladie ; mais la plus grande partie des praticiens applaudissent en revanche aux heureux effets des acéteux.

On peut lire dans les observations des chirurgiens, qui ont été le plus à portée de traiter ces maladies, les succès qu'ils ont eu de l'usage de ces remèdes. J'ai exposé dans mes réflexions sur la complication du virus vénérien & du vice scorbutique, ceux que le citron seul avoit procurés dans la curation de plusieurs gangrènes par dissolution. L'éloge qu'AMBROISE PARÉ fait des acides, & particulièrement du syrop de *acetositate citri*, pour la cure des ulcères pestilentiels, doit contribuer à en faire connoître l'efficacité, & à donner la préférence aux acéteux dans tous les cas où l'on soupçonne que la gangrène

est la fuite d'une dissolution humorale partielle ou totale. L'observation va même plus loin ; car on ne trouve guères d'anti-septiques plus puissans , relativement à la circonstance , que les acides & l'esprit de sel , sur-tout quand il est question de borner la gangrène , ou de hâter la chute des escarres. On porte ces liqueurs , au moyen d'un pinceau de charpie , sur toute la circonférence de l'ulcère ainsi que sur les scarifications souvent plus funestes qu'utiles , qu'on fait à dessein de favoriser le travail de la nature dans la séparation du vif d'avec le mort. Tandis que le plumasseau qui recouvre l'ulcère gangréneux est imbibé de liqueurs acides , on enveloppe la partie malade d'un cataplasme préparé avec son de froment ℥ j

sel marin onc. j

faites cuire à un feu lent avec S. Q. de vinaigre de vin.

XIX. Les purgatifs & les autres évacuans feroient nuisibles dans le tems même de cette dissolution (*b*), à moins qu'ils ne soient indiqués par des déjections fétides. Ces remèdes font d'autant plus nécessaires alors, que la vie du malade dépend de l'évacuation des matières putrides, dissoutes, corrompues, & de leur épuisement. Dès que les signes de la décomposition des parties fibreuses & conglutineuses du sang se manifestent, & qu'on s'apperçoit que les humeurs nuisibles sont disposées à s'échapper, on doit recourir aux évacuans. Ces médicamens ne font pas moins utiles dans la circonstance des gangrènes fétides, suite de la malignité des sucs corrompus. Il seroit même possible qu'on pût prévenir ces espèces de gangrènes qui surviennent dans les fièvres

(*b*) QUESNAY, Traité de la gangrène humide, page 84.

putrides , par une purgation non interrompue qui évacueroit les humeurs infectes à mesure que la contagion putride feroit des progrès. Il y a tout lieu de présumer qu'on éviteroit par ce moyen une plus grande corruption dans les humeurs qui altéreroient infailliblement toute la masse du sang , pour peu qu'on les laissât séjourner.

Ces remèdes administrés avec choix & circonspection conviennent aussi dans le second cas , c'est - à - dire , quand les humeurs rendues à peu près à leur consistance primitive , la nature tend à se débarrasser des portions humorales vicieuses qui n'ont pu être évacuées lors de l'orgasme , ou réintégrées dans la masse. En expulsant le vice hétérogène , ils préviennent les rechûtes ou de nouveaux accidens qui seroient toujours à craindre , tant qu'il y resteroit encore dans le sang quelques restes de dissolution putride.

XX. Toutes les fois que le choc d'un corps en mouvement a été assez violent pour rompre la texture des fibres vasculeuses, il en résulte une contusion qui a le plus grand rapport à la gangrène par l'atonie où se trouvent alors les solides, & par la stagnation des fluides contenus ou extravasés.

XXI. Quand il y a épanchement dans la tumeur contuse, il occupe toujours le centre du point frappé, & son existence non apperçue d'abord, mais soupçonnée, fera d'autant plus présumable que le corps lancé aura porté sur des parties où les os auront opposé une résistance égale à la puissance qui les aura frappés.

Lorsque les remèdes généraux, parmi lesquels les purgatifs sont recommandés, ont opéré la résolution des fluides stagnans contenus ou extravasés, il faut croire que les fluides ont été repris, & que par conséquent les vaisseaux contus ont acquis une force oscillatoire

suffisante pour se défendre désormais contre l'engorgement des humeurs qui y circulent. Sans cette acception, il n'est pas douteux que toute action venant à cesser dans les fibres vasculuses, elles perdent peu à peu leur ressort, se flétrissent & tombent en gangrène.

Quoique la contusion ne soit pas toujours suivie de rupture totale des vaisseaux frappés, il n'en est pas moins vrai que la force du choc comparée à la délicatesse des fibres & à la résistance des parties dures qu'elles recouvrent, fait toujours craindre la gangrène.

Les livres de l'art abondent d'observations qui prouvent la possibilité de ces faits. On lit dans QUESNAY entr'autres, qu'un garçon de billard ayant reçu un coup de masse sur le bras, la partie contuse fut promptement suivie de gangrène. Ces vérités aussi généralement connues font desirer de savoir si l'âge & la constitution ne fourniroient pas un

moyen d'expliquer pourquoi , toutes choses égales d'ailleurs , les contusions sont susceptibles d'une résolution plus prompte chez certains individus , & pourquoi cette résolution a lieu chez les uns , tandis qu'elle a une terminaison différente chez les autres.

XXII. Le moyen d'expliquer ces espèces de phénomènes se trouve dans la constitution même de la fibre & dans l'état positif des liqueurs. Pour rendre les nuances de cette différence plus sensibles , il suffit d'opposer l'enfance à la vieillesse. On fait sans doute que dans ce premier âge les fibres ont une grande souplesse , que les vaisseaux sont très-nombreux , & leur action très-fréquente ; d'où on peut déjà appercevoir que la résolution des masses globuleuses sanguines arrêtées dans les vaisseaux contus , doit être plus facile & par conséquent plus prompte que dans la vieillesse , où les fibres sont roides , où le nombre des

vaisseaux est diminué par l'âge, & où leur action organique est ralentie.

Si on continue de comparer ces deux états, l'enfance & la vieillesse, on verra d'un côté une fibre molle, humide & souple, & de l'autre une fibre dure, aride & presque inflexible : ici la circulation est active, la chaleur vive & les fluides atténués ; là au contraire, la circulation est lente, la chaleur foible & les fluides épais.

XXIII. Toutes ces différentes considérations étant réunies, il fera non-seulement facile de donner une solution satisfaisante sur le résultat d'une contusion, à parité égale, mais encore on sentira la nécessité de varier la méthode curative relativement à la tumeur contuse dans l'un & l'autre de ces individus. Ce qui a lieu ici par rapport à la diversité des âges est applicable à celle des constitutions, si on ne perd pas de vue l'état de la fibre. C'est ainsi qu'on concevra comment

la résolution des fluides extravasés est plus prompte & plus sûre chez les sujets d'un tempérament humide, que chez ceux d'un tempérament bilieux & sec : second motif qui doit inspirer la nécessité de diversifier la pratique dans l'un & l'autre cas ; premier objet des mes réflexions.

L'observation a toujours prouvé que les topiques spiritueux qui réussissent avec tant d'efficacité dans les contusions les plus fortes des enfans , comme dans celle des adultes d'une constitution humide, étoient absolument contraires dans les meurtrissures les plus légères des vieillards , & dans les sujets d'un tempérament sec. Là il importe de relever l'action des vaisseaux froissés, de leur imprimer une force énergique & de ranimer les fibres languissantes par des topiques & des boissons vulnéraires actives. Ici, tout au contraire , il convient d'humecter & de relâcher ces fibres par des fomentations émollientes & par des boissons analo-

gues, afin de suppléer à l'humidité dont elles sont dépourvues, & de donner de la fluidité aux fucs épaissis en favorisant la détente des solides.

La diminution progressive de la contusion est l'indicatif des évacuans. Ce sont eux qui transmettent au dehors les fucs croupissans altérés par leur stase & par leur séjour, fucs dont le retard dans les liqueurs pourroit donner occasion à divers accidens. Ces médicamens doivent être répétés selon les circonstances, puisqu'ils coopèrent eux-mêmes à la résolution de la matière épanchée.

XXIV. Ces différences d'âge & de constitution, pour lesquelles on n'a pas communément les égards convenables dans la cure des contusions, ont dû donner lieu à des remarques utiles d'après des événemens tristes, qui loin de deffiller les yeux de certains chirurgiens, n'ont fait que les rendre moins clairvoyans.

L'eau de vie , le camphre , le fel ammoniac , le kina , &c , ont été trop inconfidérément accueillis dans la cure de toute espèce de contusions qui pouvoient faire craindre la gangrène. Parmi ceux qui cultivent l'art de guérir , il y en a beaucoup qui ne s'arrêtent point à la diversité des causes de cette maladie & à ses différens genres : persuadés que ces remèdes sont spécialement consacrés là a cure de la gangrène ; quelle qu'en soit la cause & l'espèce , ils en abusent. On ne voit pas que , s'il est des circonstances où de tels remèdes peuvent être salutaires , il en est d'autres où ils sont funestes : en voici un exemple.

Un septuagénaire tomba de sa hauteur sur le pavé , & se froissa violemment la face externe de la jambe gauche. Cette partie froissée fut beaucoup plus douloureuse le lendemain que le jour même de l'accident. A la levée du premier appareil qui consistoit dans

des compresses imbues d'eau marinée avec un mélange d'eau de vie, on vit une contusion qui s'étendoit depuis la malléole externe jusqu'à la partie moyenne de la jambe qui étoit déjà considérablement tuméfiée. Le chirurgien, irrésistiblement attaché à l'usage, n'hésita pas d'appliquer les infusions aromatiques les plus animées. Les progrès de la maladie lui firent naître ensuite de nouvelles ressources; il crut trouver plus d'efficacité dans les cataplasmes toniques auxquels il ajouta le kina en poudre avec profusion. Loin de diminuer le mal, il y a apparence que ces topiques l'augmentèrent, car le quatrième jour la partie contuse étoit froide, le sentiment y étoit presque éteint, ce qui ne laissa plus de doute sur une prochaine mortification.

Une absence de quarante heures que fit ce chirurgien jetta les parens du malade dans la plus grande perplexité; éloignés des ressources de la ville, ils

imaginèrent, au défaut des topiques dont l'homme de l'art leur avoit expreffément recommandé l'ufage , d'appliquer un cataplasme préparé avec la mie de pain, le lait & le jaune d'œuf. Ce remède, placé par le hafard, ne fut point indifférent. Vingt-quatre heures après, on vit déjà un cercle rouge qui sembloit borner la gangrène apparente , à un pouce au deffous de la tubérolité du tibia; & dans un efpace de douze heures enfuite, on apperçut un fuintement purulent, léger à la vérité, qui circonferivoit la portion gangrénée. Quelque flateur que parut l'efpoir lorsque je le vis, j'appris que le retour du chirurgien le convertit bientôt en un pronostic fâcheux. Ayant toujours dans l'idée qu'une gangrène ne pouvoit être subjuguée que par les antifeptiques les plus forts, le mieux-être ne tarda pas à difparoître, le mal prit de nouvelles forces & le vieillard périt.

Si les principes sur lesquels on vient de faire sentir la nécessité de varier l'application des topiques dans la cure des contusions par rapport à l'âge & au tempérament, devoient être éclairés par des comparaisons qui les rendissent plus palpables & plus sensibles, il seroit difficile d'en trouver de plus propre à remplir cet objet que la cure des playes d'armes à feu. L'histoire récente de la chirurgie militaire nous apprend qu'on employoit autrefois les topiques antiseptiques, aromatiques, incendiaires &c, dans le principe de la curation de ces playes, comme les plus capables de satisfaire aux différentes indications. C'étoit même une règle assez universellement reçue d'imbiber plusieurs fois par jour l'appareil d'eau de vie camphrée ou ammoniaquée. Un raisonnement suggéré par de justes & de solides réflexions, tant sur la cause de ces playes que sur les effets qui en résultent a fait, enfin changer

d'opinion à la plupart des chirurgiens. La douleur violente , la fièvre aigue , l'inflammation excessive , les dépôts plus ou moins multipliés & plus ou moins profonds , ainsi que la gangrène , ayant été regardés avec raison comme une suite de l'éréthisme considérable des fibres contuses & déchirées , on a pensé que la somme de ces accidens venoit en très-grande partie de l'usage où l'on étoit , de couvrir ces playes de topiques irritans , dans la vue de décider une suppuration plus prompte. Ce raisonnement théorique confirmé par l'expérience , & relatif aux effets d'une cautérisation opérée par des corps obtus , chassés avec la plus grande force , on n'a pas tardé à concevoir ensuite que la suppuration lente & indigeste des playes d'arquebusade étoit un effet inséparable de l'état de stupeur , d'engourdissement & d'éréthisme où se trouvoient nécessairement toutes les espèces de fibres

contuses ou déchirées , symptômes que les médicamens stimulans ne pouvoient qu'accroître. Des réflexions un peu sérieuses sur cette disposition locale ont insensiblement ramené les chirurgiens modernes à l'évidence , & dès-lors ils ont cru devoir adopter une méthode curative toute opposée.

Les topiques émolliens ont paru préférables, comme plus propres à appaiser les troubles de la nature émue & bouleversée , à rassurer le système nerveux étonné , & à rappeler le cours des fluides sur des parties que la percussion aussi violente que subite d'un corps enflammé avoit , pour ainsi dire , fait rétrograder.

Les lotions , les fomentations , les cataplasmes émolliens combinés avec un régime , des boissons & des médicamens internes qui vont au même but , ont reçu les témoignages d'une confiance bien méritée. C'est par ces moyens que

les voies de la suppuration sont plus promptes à s'ouvrir ; que la tuméfaction inflammatoire & la fièvre sont infiniment moindres ; les dépôts par conséquent plus rares , les autres accidens bien moins redoutables & la cure plus rapprochée.

Je n'étendrai pas plus loin mes réflexions , il feroit difficile d'ajouter quelque chose aux travaux de ceux qui ont répondu avec tant de satisfaction aux vœux de l'académie , & qui ont réuni dans leurs excellentes dissertations tout ce qu'on pouvoit desirer sur la théorie & la pratique des contusions & des playes d'armes à feu. J'aurai rempli mon objet , si j'ai laissé appercevoir que la cure de ces maladies étoit susceptible de plusieurs variétés dans la méthode du traitement.

F I N.

*J*E joins à cette dissertation une lettre confirmative de mes réflexions sur l'utilité des évacuans dans le traitement des maladies chirurgicales. Cette lettre m'est adressée par M. CHAUSSIER de l'académie de Dijon, qui a été chargé par cette célèbre compagnie, concurremment avec M. MARET son secrétaire perpétuel, de lui rendre compte de ma dissertation.

On trouvera dans les observations de M. CHAUSSIER des faits probatifs de l'abus de la saignée. Il est incroyable comment ces faits, multipliés qu'ils sont dans l'exercice de l'art, n'ont encore pu arracher, une grande partie de ceux qui le cultivent, à l'habitude enracinée de saigner sur le champ un blessé quelconque, dans quelque état qu'il soit.

J'ai toujours devant les yeux un exemple frappant de cette pratique offensive & meurtrière. Il y aura bientôt trois ans qu'on avoit réuni toutes les troupes de la garnison, dans la plaine des bouchers, afin de les exercer. Ce spectacle y attira beaucoup de monde. Une femme dans le nombre ne put éviter un peloton de cavalerie qui avançoit sur elle au grand galop, elle fut renversée; j'ignore cependant si les chevaux de file la froissè-

rent, car elle n'avoit ni excorations, ni tumeur contuse, ni fracture. Cette misérable femme fut arrachée de la foule sans connoissance; quoiqu'elle eût le visage & les mains froides, le pouls annonçoit encore un filet de vie que je conseillai de faire servir à ranimer successivement les autres organes, en essayant de rappeler l'irritabilité dans les fibres vasculaires où la frayeur, peut-être plus que le mal, concentroit tous les esprits. Mais il étoit probablement arrêté que cette femme devoit mourir sous la lancette, car il fut contradictoirement ordonné qu'elle seroit saignée sur le champ, elle le fut en effet, & elle expira.

Si la lettre de M. CHAUSSIER ne développait pas aussi parfaitement qu'elle le fait, les inconvéniens qui résultent de cet abus digne de la réclamation de toutes les personnes instruites dans l'une & l'autre médecine, j'aurois pu exposer mes réflexions. Au reste, on peut lire dans une lettre imprimée à Strasbourg 1782, fol. 32. la base des préceptes curatifs applicables à cette circonstance.





LETTRE
DE M. CHAUSSIER,
DE L'ACADÉMIE DE DIJON,

Dijon, 23 mai 1783.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'AI été chargé par l'académie de lui rendre compte, dans une de ses séances particulières, de votre dissertation sur l'utilité des évacuans dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales. L'académie a vu avec satisfaction cette nouvelle production de votre zèle & de vos talens; on y reconnoit le praticien instruit par l'expérience, attentif à consulter la nature, à saisir l'indication, à

varier les procédés curatifs suivant les circonstances. Convaincu qu'une méthode unique est souvent insuffisante, quelquefois dangereuse, le praticien sage ne rejette aucun moyen, il n'adopte aucun système : s'il se plaint d'un abus, il ne proscriit pas l'usage modéré & bien entendu ; s'il préconise une méthode, il ne donne pas l'exclusion aux autres moyens, mais il la circonscrit dans de justes bornes, & n'a jamais d'autre guide que l'observation, d'autre but que le vrai & l'utile. Voilà exactement ce que l'on trouve dans votre dissertation.

Quand on connoit les détails de la pratique la plus ordinaire, on peut avec justes raisons se plaindre de l'insouciance de certains praticiens. Une fois initiés dans l'exercice délicat de la pratique, ils se laissent entraîner sans réflexion au torrent de l'habitude, *servum pecus* ! Souvent le traitement des playes, des tumeurs & de quelques autres maladies

chirurgicales est circonscrit dans des bornes trop étroites : des pansemens plus ou moins compliqués , des applications topiques plus ou moins variées , des saignées plus ou moins répétées sont en quelque sorte toute la ressource de certains chirurgiens. Un homme est-il blessé ? on le panse , on le met à la diète , on le saigne , parceque la saignée est généralement recommandée , & parceque la routine l'autorise : tout autre moyen paroît superflu , on n'y pense pas même , & l'on croit avoir ainsi rempli les préceptes de l'art (a).

(a) Ceci me rappelle la manière dont maître TACQUET exerçoit jadis la médecine. Il avoit en son cabinet trois crocs : en l'un étoient enfilées des recettes de médecine de *succo rosarum* & de *diacarthami* ; au second étoient des ordonnances pour les saignées , & au troisième pour des *clystères*. Or quand par une petite fenêtre qu'il avoit à sa salle , il avoit jugé ce qu'il falloit au malade , il tiroit de l'un des crocs la recette pour la saignée ou pour la médecine. *Recherches sur l'origine de la chirurgie. tome 1, page 22.*

Cet abus , reste de l'ancienne barbarie où la chirurgie avoit été plongée pendant quelque tems , doit être combattu avec force : on ne peut , on ne doit se lasser de répéter au chirurgien , qu'il est indigne de ce nom , s'il ne réunit pas toutes les connoissances de l'art de guérir , s'il se borne à des pansemens & à des applications topiques : on ne peut trop faire sentir que le traitement des maladies chirurgicales exige quelquefois le concours de tous les moyens curatifs , & qu'il n'exclut aucun genre de remèdes. Les évacuans étoient généralement trop négligés ; on aura obligation à votre zèle & à vos talens d'avoir ramené l'attention sur cet objet important. Les anciens , comme vous le remarquez fort bien , n'en avoient pas méconnu les avantages , ils les recommandent dans leurs ouvrages ; mais leurs observations étoient oubliées , leurs préceptes étoient tombés en désuétude. Vous rassemblez ces pré-

ceptes épars , vous les confirmez par vos observations , vous en faites un corps de doctrine que vous présentez d'une manière nouvelle , *si non novum , saltem novo ordine digestum*. Rien n'est indifférent dans la pratique de l'art de guérir ; la réforme d'un abus , la publication d'une méthode utile , mais tombée dans l'oubli ou trop généralement négligée , font aux yeux du praticien des découvertes utiles & précieuses à l'humanité. Non-seulement vous exposez d'une manière précise les avantages que l'on doit attendre des évacuans , vous présentez des observations capables de ramener ceux qui donneroient une exclusion entière à ces remèdes ; mais encore il est dans votre ouvrage deux autres objets qui ne me paroissent pas moins intéressans : l'abus de la saignée , qui souvent est pratiquée trop inconsidérément , qui par certaines personnes est considérée comme le seul

moyen accessoire dans le traitement des blessures ; l'insuffisance d'une diète sévère , qui quelquefois est dangereuse & devient l'origine de plusieurs maux , sur-tout lorsqu'elle est prolongée au-delà du terme nécessaire , & qui dans aucun cas ne peut suppléer aux évacuans , lorsqu'ils sont réellement indiqués.

La lecture de votre mémoire m'a fourni quelques réflexions , & m'a rappelé quelques observations qui me paroissent propres à confirmer votre sentiment : je commence par la saignée.

C'est un préjugé généralement répandu , qu'aussitôt qu'une personne est blessée , le premier secours à lui donner est de la saigner , & cette opération ne peut jamais être pratiquée trop promptement au gré des amis : nous avons eu , il y a quelques années , une exemple bien funeste de cette méthode.

Quatre personnes montent dans un cabriolet pour aller passer quelques heu-

res à la campagne ; mais après un trajet de deux milles toises hors de la ville , le cheval ombrageux & mal conduit renverse la voiture.

Dans la chute , Mad^e. R... fut blessée à la tête , mais si légèrement , qu'à peine pouvoit-on l'appercevoir. Elle ressentoit si peu de douleur & de mal-aise , qu'elle auroit désiré continuer la route ; mais entraînée par l'avis des autres personnes , elle revint sur le champ à pied dans la maison d'un ami. Comme elle avoit été effrayée de la chute , on crut ne pouvoir mieux faire que de la saigner dans cet instant de trouble & d'effroi : mais pendant la saignée même elle se trouve mal , perd la connoissance ; il survient une sueur , des mouvemens convulsifs , tous les secours sont inutiles , la malade est dans un état léthargique. On raisonne , on soupçonne un épanchement , on rase la tête , mais on ne trouve nulle part ni contusion ni sensibilité dou-

loureuse ; le pouls est lâche , mol , il paroît plein , on réitère la saignée : non-seulement les accidens persistent , mais ils augmentent. Enfin , dans l'idée d'un épanchement sur le cerveau , on fait une incision aux tégumens du crâne , on applique le trépan , mais infructueusement. La jeune Dame périt le sixième jour. A l'ouverture du cadavre on ne trouva ni épanchement ni engorgement ; en un mot , rien qui put faire soupçonner la plus légère lésion du cerveau.

Ce fait malheureux & étonnant , qui pour lors fit beaucoup de bruit dans la ville , fut regardé par tous les gens de l'art qui étoient sans intérêt & sans prétentions , comme l'effet de la saignée pratiquée trop précipitamment , dans un tems où la digestion n'étoit pas faite , dans un tems où la frayeur avoit porté du trouble , de l'irrégularité dans la circulation , & causé une forte d'étonnement général dans le système nerveux. Je com-

parerois volontiers cet état spasmodique produit par la frayeur à ces frissons vagues & irréguliers qui précèdent certaines fièvres : on ne doute point que dans ce cas la saignée ne prolonge le frisson , ne rende la fièvre plus grave , & ne puisse même causer la mort presque dans l'instant. THOMAS WITHER, dans ces excellentes observations sur l'abus des remèdes (*b*), remarque fort judicieusement que dans l'état de santé il est un équilibre d'action & de résistance entre les solides & les fluides ; qu'il existe une sorte de balance naturelle entre la quantité des fluides qui pénètrent dans le corps pour la nutrition & ceux qui s'en exhalent, soit par les sécrétions, soit par la transpiration ; la santé entretient ce rapport, la maladie le change, l'intervertit, & la saignée tend à détruire artificiellement cette balance naturelle

(*b*) Observations ou the abuse of. de médecine, London 1775, sect. I. of, Blood-letting, pag. 5.

& si essentielle dans la constitution....
« Ainsi , ajoute-t-il , une seule saignée
» pratiquée sans nécessité, est une impru-
» dente violation de la nature & du sens
» commun. » Ce sont ses expressions.

Dans l'état où étoit la jeune Dame , dont je viens de vous parler , le repos , la tranquillité , quelques boissons légèrement diaphorétiques eussent sans doute suffi pour remédier aux troubles de la circulation , mais la saignée ne fit que les augmenter , & à l'état de tension irrégulière succéda un affaissement mortel. Aussi avons-nous grand soin de recommander à nos élèves de ne jamais saigner sur le champ dans le cas de chute & de blessure , d'attendre que non-seulement le pouls ait perdu cet état de concentration que la frayeur lui imprime toujours , mais encore d'attendre que la chaleur soit bien rétablie , & que la dureté & la tension du pouls indiquent réellement ce genre de remède. Je

m'étendrois moins sur le danger de la saignée pratiquée trop précipitamment dans les premiers instans de la blessure, si ce préjugé étoit seulement répandu dans le public sans être adopté par les gens de l'art; mais de nos jours un praticien respectable, POTT, le célèbre POTT, dans son traité des playes de tête, ne craint pas (c) d'avancer que de tous les moyens connus, la saignée est le seul qui promette du succès; il recommande des saignées abondantes, & il veut qu'on les pratique aussitôt après le coup : suivant lui, il faut saigner autant que le pouls l'exige & que les forces le permettent, & ajoute-t-il, tant qu'il existe dans le pouls de l'élevation & une certaine vivacité dont il n'est point aisé de donner une idée.

Il paroît que ce qui a engagé M. POTT à recommander avec tant de force la saignée, est la crainte de l'inflammation,

(c) On Wounds, of the head, pag. 67.

suite nécessaire , dit-on , de l'engorgement & de l'obstruction des vaisseaux ; mais cette crainte est-elle bien fondée , & le moyen proposé pour y remédier , pour la prévenir , est-il bien assuré ? est-il confirmé par la raison & l'expérience ? W. BRONFIEL (d), qui s'est élevé contre l'abus des saignées , *usque ad deliquium* , prétend que la plupart des accidens , suite des blessures de la tête , doivent être considérés comme des accidens spasmodiques ; & en conséquence il conseille *les diaphorétiques anodins* , *la teinture anodine antimoniale* , *la poudre de DOWAR* , qui , comme l'on fait , est composée de sels neutres , d'ipécacuanha & d'opium. Cette méthode qui a eu des succès frappans entre les mains de l'auteur , mérite quelque attention. Vouloir en faire une règle générale , ce seroit éviter un défaut pour tomber dans un autre , mais on ne

(d) Chirurgical , observations and cases , page 9.

peut diffimuler qu'elle ne convienne dans certains cas , & sur-tout pour les blessés dont le genre nerveux est très-sensible.

Un jeune homme d'un tempérament nerveux , & qui avoit déjà éprouvé quelques accidens spasmodiques , fit une chute. Après plusieurs saignées les accidens persistoient ; il étoit presque continuellement dans un état de délire obscur : on le purgea ; il tomba dans un assoupissement léthargique qui fit présumer qu'il y avoit fracture & épanchement. Cependant les incisions que l'on pratiqua à l'endroit de la contusion des tégumens , firent reconnoître l'état sain de l'os. L'assoupissement léthargique cessa spontanément , mais les premiers accidens persistoient. On donna au malade *la liqueur d'Hoffman* , mais infructueusement ; enfin on lui fit prendre *les gouttes anodines de Sydenham*. Bientôt les accidens se calmèrent , la raison revint peu à peu , & le malade se rétablit parfaitement.

W. DEASE (e) fait au sujet de la saignée quelques réflexions qui m'ont paru bien sages ; & comme son ouvrage est peu connu en France , je crois vous faire plaisir de détacher une morceau de la traduction que j'en ai faite , non dans l'intention de la publier , mais pour l'instruction de mon fils.

Après quelques considérations pratiques sur la disposition des vaisseaux sanguins, l'auteur pense d'après WHYTT, que toute inflammation est le résultat d'une irritation locale , qu'elle ne dépend point de l'augmentation de la force du cœur & des grosses artères , comme quelques auteurs célèbres l'ont avancé , mais bien plutôt de la force contractile des plus petits vaisseaux.

« Quelques réflexions, ajoute-t-il,
» sur les effets généraux de la saignée,

(e) On Wounds of the head : London 1776 ,
pag. 64 & suiv.

» suffiront pour nous faire sentir combien
» peu elle est indiquée dans les playes
» de tête », & à plus forte raison pour-
roit-on ajouter dans le traitement géné-
ral des playes.

« Le grand avantage que les praticiens
» retirent des saignées abondantes dans
» la cure des maladies inflammatoires ,
» en général , est trop bien connue pour
» qu'il existe aucun doute à ce sujet.
» La saignée diminue l'impétuosité des
» fluides & l'irritabilité des solides ; mais
» les inflammations locales ne dépendent
» point de l'accélération du mouvement
» dans les grosses artères , & la fréquence
» du pouls qui suit nécessairement ces
» sortes d'inflammations dépend unique-
» ment de la sympathie générale qui existe
» entre tous les solides. Le Docteur
» WHYTT a fort bien expliqué cette
» action sympathique (*f*) : le sang vicié

(*f*) Ou the motion of the fluids in the Small
Reffels , pag. 230.

» qui fait le noyau de l'inflammation ,
» arrêté par l'obstruction & l'inflamma-
» tion , agit sur les petits vaisseaux ,
» comme un stimulant plus fort qu'à
» l'ordinaire ; & si l'inflammation est
» grande , ou si la partie enflammée est
» fort sensible , le système nerveux est
» tellement affecté par la douleur qu'il
» excite , qu'il augmente l'irritabilité du
» cœur & des plus grosses artères.

» Or , quoique la saignée soit bien
» indiquée pour modérer les symptômes
» d'une inflammation générale , cepen-
» dant dans le cas qui fait le sujet de
» notre considération , comme la partie
» enflammée est formée par la plus
» petite série des vaisseaux de la pie-
» mère du cerveau , sur lesquels l'ac-
» tion des grosses artères a à peine quel-
» que influence , nous pouvons donc ,
» avec raison , douter des bons effets
» des saignées abondantes dans ce cas ,
» & même dans toutes les autres inflam-

» mations locales : c'est aussi l'opinion des
» médecins les plus instruits de ce siècle.
» Si ces réflexions sont vraies , même
» par rapport aux parties qui sont dans
» un état actuel d'inflammation, pouvons-
» nous donc , avec quelque confiance ,
» conseiller les saignées dans des cas où
» nous n'avons aucun sujet de soupçon-
» ner que les vaisseaux sont dans un état
» d'obstruction inflammatoire ; quoique
» cependant cela puisse arriver par la sui-
» te. WHYTT observe fort bien qu'une
» obstruction sans irritation dans la par-
» tie affectée , n'occasionne jamais une
» inflammation. Tous les bons effets
» que nous pouvons espérer des saignées
» abondantes dépendent donc de la
» diminution de la sensibilité nerveuse ,
» de la diminution , de l'impulsion du
» sang , ce qui rend moindres les effets
» de l'irritation ; mais nous n'apercevons
» pas comment il est possible que des
» saignées agissent immédiatement sur

» les parties affectées , en rétablissant
» l'oscillation première des petits vais-
» seaux.

» Il est dans les playes de tête une
» circonstance fort malheureuse : souvent
» le blessé n'éprouve aucun symptôme
» fâcheux qui mérite notre attention ;
» souvent même il ne se plaint pas , &
» cependant une inflammation sourde s'est
» formée peu à peu dans la piemère
» ou le cerveau , & a fait des progrès
» si rapides , qu'elle s'est terminée par
» la suppuration.

» En considérant toute inflammation
» locale comme l'effet d'une irritation
» particulière bornée à l'endroit affecté ,
» nous devons en même tems la regar-
» der comme une augmentation du mou-
» vement oscillatoire des vaisseaux capil-
» laires : augmentation qui , comme nous
» l'avons déjà fait voir , doit persister
» quelque tems avant d'exciter dans la
» circulation générale une altération

» sensible , & souvent même l'altération
» ne se manifeste que lorsque la partie
» est déjà tombée en suppuration ; enfin ,
» si nous ajoutons combien peu l'action
» des gros vaisseaux se fait sentir sur les
» plus petits , qui sont le siège & le
» noyau de l'inflammation , nous trou-
» verons , même en reconnoissant les
» avantages des saignées pour diminuer
» les symptômes inflammatoires ; nous
» trouverons , dis-je , que ce moyen est
» bien peu efficace , & qu'il n'agit point
» immédiatement sur la cause de la ma-
» ladie. Un écrivain judicieux l'a fort
» bien remarqué : lorsqu'une forte irrita-
» tion , dit M. FABRE (g) , attire le sang
» vers une partie , la saignée qu'on nom-
» me révulsive est incapable de le dé-
» tourner , parceque la force de l'at-
» traction élude les loix par lesquelles

(g) Essai de physiologie & de pathologie , pag.
257.

„ les fluides doivent se porter vers les
„ parties où l'on diminue la résistance :
„ aussi , dans des cas semblables , mul-
„ tiplie-t-on souvent en vain les saignées,
„ soit pour dissiper un dégorgement
„ dangereux , soit pour prévenir une
„ suppuration funeste ; on égorgeroit ,
„ pour ainsi dire , plutôt les malades
„ par une évacuation outrée de sang ,
„ avant de détourner le dépôt qui se
„ forme dans une partie.

„ Pour confirmer cette doctrine , nous
„ pourrions rapporter beaucoup d'exem-
„ ples , comparer la marche de diffé-
„ rentes maladies inflammatoires , telles
„ que les ophtalmies , les panaris , &
„ même les hernies étranglées , sur-tout
„ lorsqu'il n'y a qu'une petite portion
„ de l'intestin pincée ; ce qui arrive
„ souvent. Dans ce dernier cas , n'est-il
„ pas évident que le bon effet des sai-
„ gnées abondantes dépend principale-
„ ment de la suspension momentanée des

„ fympômes , en conféquence de la
„ foibleffe & de l'infenfibilité du ma-
„ lade ; moment quelquefois précieux
„ au chirurgien pour procurer la réduc-
„ tion de l'inteftin ? Mais fi cet instant
„ favorable ne fe présente pas , ou s'il
„ eft échappé , quand la foibleffe cefle ,
„ l'irritation qui avoit été fufpendue fe
„ réveille , & nous voyons tous les
„ fympômes reparoître avec la même
„ violence qu'auparavant. Les clyftères
„ âcres , & principalement la fumée de
„ tabac , contribuent plus efficacement
„ que la faignée à la réduction des
„ inteftins „.

A ces réflexions de M. DEASE , fur la faignée , ajoutons ce que la pratique & l'expérience journalière demontrent. En affoibliffant , en émouffant le principe de ton & d'irritabilité générale , en diminuant la proportion des globules rouges , les faignées copieufes augmentent néceffairement la quantité des

sucs blancs, & préparent ainsi des supurations séreuses, des empâtemens dans le tissu cellulaire, des excrescences fongueuses, des chairs mollasses, & souvent même disposent à la cacochymie & aux affections scorbutiques. C'est principalement dans les hôpitaux où l'œil attentif du praticien trouve la preuve de ces assertions : là de tous les côtés les malades sont environnés de causes qui favorisent la dissolution, qui augmentent la quantité des sucs séreux. D'une part, le séjour dans le lit, nécessité par leurs blessures, la privation d'un air frais & pur, l'interruption de leurs exercices habituels qui facilitent la transpiration ; & d'autre part, la diète relâchante à laquelle ils sont soumis : que de causes toujours agissantes pour conduire les blessés aux maladies séreuses, colliquatives, &c. ! Les saignées copieuses, ajoutent encore à l'effet de toutes ces autres causes inévitables, & le praticien

sage doit s'occuper non - seulement du présent, mais encore de l'avenir, & considérer le tems & les lieux.

Dans les prisons de cette ville, où malgré les soins, l'air n'a pas la salubrité qu'on pourroit desirer, j'ai toujours vu que la saignée occasionnoit aux blessés des suppurations vicieuses, des chairs fongueuses; & lorsqu'une circonstance véritablement urgente a nécessité une ou plusieurs saignées, j'ai toujours vu la convalescence accompagnée du scorbut avec œdème aux jambes & bouffure au visage; quelquefois même il se formoit un épanchement dans l'abdomen. Instruit par une observation trop souvent répétée pour laisser aucun doute, quand il est des cas qui exigent la saignée, j'ai soin de prescrire au malade, pendant sa convalescence, un tisane faite avec les bois fudorifiques, & coupée avec le lait de tems en tems : j'emploie les purgatifs, & je préviens ainsi les

affections scorbutiques auxquelles sont sujets tous ceux qui négligent ces attentions. Mais c'est trop s'arrêter sur cet objet : je finis par quelques observations sur l'importance des évacuans , & leurs avantages dans le traitement des maladies chirurgicales. Avant de vous exposer des faits pratiques , permettez - moi de m'arrêter à quelques considérations générales sur les playes & sur l'effet des évacuans.

Une playe récente dans un corps sain , qui n'intéresse aucune partie essentielle , qui n'a porté ni commotion au système nerveux , ni trouble dans les organes digestifs ; qui est sans perte de substance , sans contusion ; qui n'est accompagnée ni de douleur , ni d'hémorrhagie ; une telle playe est sans contredit une maladie simple , purement locale , dont la guérison ne donne aucune inquiétude , & qui n'exige qu'un seul moyen ; l'approximation des lèvres de la division, objet

que l'art remplit par la situation , les bandages & quelquefois les emplâtres agglutinatifs : tout autre moyen feroit superflu : ici la nature fuffit ; pourvu qu'on ne la trouble pas par des applications indiscrettes , elle verfe bientôt les fucs qui doivent former une cicatrice folide.

Mais ces cas de playes fi fimples font les moins ordinaires. Souvent les plus légères en apparence font accompagnées d'accidens qui exigent le concours de différens remèdes intérieurs. Il eft entre les organes du corps une liaifon , une correfpondance fi intime , que la lésion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement ; l'irritation dans une partie éloignée (e) , met en jeu tout le fyftême nerveux , ou développe tout-à-coup une caufe morbifique déjà préexiftante , mais affoupie & encore inerte.

(e) Voyez la note à la fin de la Lettre,

Quelquefois dès les premiers instans d'une blessure, la frayeur, la colère, les passions dont la personne a été agitée d'une manière plus ou moins vive, ou seulement la douleur causée par la division, ont déjà porté le trouble dans l'économie animale, & deviennent ainsi l'origine des maladies les plus graves : c'est un objet important & qui n'a pas été encore suffisamment considéré. Que dès les premiers jours, même avant le temps où se développe la fièvre vulnéraire, il survienne à un blessé une fièvre, une dysenterie, on l'attribue à une cause particulière indépendante de la blessure. On ne fait plus attention combien dans certains sujets une irritation locale même très-légère peut entraîner de maux. CHARLES LE ROI (*f*), fondé sur l'observation & l'expérience pratiques, n'hésite pas à avancer que cer-

(*f*) Mélanges de médecine, 2 partie, pag. 183.

taines playes , certaines fractures peuvent exciter des fièvres qui ont la plus grande analogie & la ressemblance la plus marquée avec les fièvres malignes.

» Une charrette passe sur la jambe d'un
» vieillard, on le porte dans son lit, on
» examine sa jambe, on la tire par le pied,
» on croit qu'il n'y a point de fracture ;
» cependant la fièvre se déclare dès le même jour ; elle développe bientôt les accidens les plus formidables : le pouls
» petit , mol , foible , très - fréquent , le
» délire, un assoupissement léthargique.

» Quelques personnes de l'art attribuent
» ces accidens à une fièvre maligne produite par un simple effet de la peur ;
» cependant, à mesure que les accidens graves se développent , la jambe contuse présente des signes de dépôt ,
» de gangrène ; le malade succombe le
» sixième jour ». Et sans doute , ajoute l'auteur, l'irritation occasionnée par les esquilles de la fracture a causé les

dépôts de la jambe, & en même temps la fièvre & les accidens qui l'ont accompagnée.

Plusieurs fois j'ai vérifié l'affertion de ce célèbre praticien, & c'est principalement dans les playes de tête que l'on en reconnoîtra la justesse d'une manière plus frappante. La blessure a-t-elle porté du trouble dans le cerveau, si l'estomac est plein d'alimens, aussitôt la digestion devient putride, l'haleine fétide (g); bientôt la langue se sèche, se noircit; le pouls est petit, foible, fréquent; on y reconnoît une fièvre continue qui examinée avec attention, présente d'une manière frappante le caractère d'une fiè-

(g) Ces observations pratiques se trouvent confirmées par des expériences anatomiques. BRUNN rapporte dans les *Acta Helvetica*, tom. II, qu'ayant fait la ligature des nerfs de la huitieme paire à un chien, il trouva que l'estomac étoit fort descendu, & que ce qu'il contenoit étoit putride, avoit une couleur verte & une odeur aussi fétide que les matières stercorales.

vre maligne , nerveuse. La blessure est-elle moins grave , on apperçoit encore ses effets sur toute l'économie par une prostration de forces plus ou moins marquée , par une difficulté dans la digestion , par la constipation du ventre , à laquelle sont sujets presque tous ceux qui ont la tête affectée ; mais ici ces détails seroient déplacés , il suffit , pour mon objet , de remarquer l'influence de quelques playes sur toute l'économie animale.

D'autres fois , & ces cas-ci sont plus ordinaires , sur-tout dans les grands hôpitaux , la fièvre vulnérable qui précède & qui accompagne les premiers instans de la suppuration des playes , s'annonce avec plus de force , prend plus d'intensité que la nature de la playe sembloit d'abord l'indiquer , & s'étend bien au-delà du terme nécessaire pour la formation du pus. On la voit observer une marche réglée , affecter des redouble-

mens, suivre un cours périodique & se terminer d'une manière plus ou moins sensible par des excrétions critiques : tantôt elle dure cinq ou sept jours ; tantôt elle s'étend jusqu'au quatorzième jour, & même au vingt-unième ; enfin elle prend différens caractères suivant l'état du sujet, la saison, la constitution régnante & les lieux. Avec un peu d'attention le praticien exercé reconnoit aisément la nature de la maladie qu'il a à combattre. Une fièvre qui s'étend au-delà du terme nécessaire pour la confection du pus, dont la force est plus grande que ne l'indique l'état de la playe, dépend certainement d'une cause intérieure, & la playe n'a été que l'occasion déterminante. Toujours, ou du moins presque toujours, ces fièvres dans les blessures doivent se rapporter à ce que notre célèbre QUESNAY a nommé fièvres stercorales. » Nous donnons ce » nom, dit-il, (*Tr. des fièvres, T. II.*)

» à celles qui sont causées & entretenues
» par des matières retenues & dépravées
» dans les premières voies , & qui se
» terminent par l'évacuation de ces ma-
» tières , lorsqu'on a recours à la pur-
» gation avant qu'elles aient infecté la
» masse des humeurs. Nous comprenons
» ici, sous le nom de matières stercora-
» les , toutes les matières nuisibles par
» leur présence ou leurs accès dans les
» premières voies ; telles sont les matiè-
» res fécales dépravées & retenues dans
» les intestins , les matières perverties
» contenues dans l'estomac , &c.»

Ainsi, qu'un homme soit blessé dans un temps où l'estomac est farci de matières alimentaires ou de sabure humorale , voilà une cause prochaine de maladie qui ne tardera pas à être excitée par l'irritation de la playe : de là une série de maux plus ou moins fâcheux , si on ne les prévient par des évacuans. On ne peut dissimuler que tel est le cas.

le plus ordinaire dans les hôpitaux. Les évacuans sont donc bien indiqués dans les premiers instans des playes un peu considérables ; ils sont même d'une nécessité urgente , si le pouls a le caractère intestinal : en voici un exemple.

Le cocher de M. D. M. étant sur son siège éprouva par le choc de la voiture un soubresaut qui le fit tomber ; il perdit sur le champ connoissance , il lui survint une sueur froide. Il y avoit aux tégumens de la tête une blessure peu considérable ; cependant les yeux étoient égarés , le jugement n'étoit point sain ; il y avoit propension au sommeil & le pouls avoit une intermittence marquée. Lorsque le blessé fut un peu échauffé, il prit le tartre stibié qui débarrassa l'estomac de beaucoup de substances alimentaires à demi digérées, & procura des selles abondantes ; la tête revint aussitôt : deux purgations placées les jours suivans rétablirent complètement le malade.

Les inductions que l'on peut tirer de ce fait & de plusieurs autres semblables que je pourrois vous rapporter sont trop frappantes pour nous y arrêter : les évacuans placés à propos dans les premiers instans de la blessure dissipent non-seulement des accidens graves, préviennent ces fièvres stercorales qui se compliquent si ordinairement avec les blessures, sur-tout dans les hôpitaux (*h*), ou au moins rendent leurs périodes plus douces, moins formidables, mais encore contribuent beaucoup au bien-être de la blessure, en prévenant ces suppurations fétides, ces chairs fongueuses que l'on a quelquefois tant de peine à détruire

(*h*) On doit distinguer avec soin la pratique dans les hôpitaux, & celle chez des particuliers aisés, livrés à des passions vives & fréquentes, dont le système nerveux est très-sensible. Vouloir indistinctement employer les évacuations, ce seroit un abus bien dangereux : vous en avez déjà fait la remarque, & tout praticien équitable y applaudira avec empressement.

par les seuls topiques. Je l'observai tout récemment chez M. P... Sur la fin d'une fièvre catharrale, il lui survint une parotide qui m'engagea à appliquer la pierre à cautère; la suppuration étoit férouse, abondante, de mauvais caractère; les chairs étoient pâles, mollasses; toutes les fois qu'il étoit purgé, la suppuration diminuoit, les chairs reprenoient de la consistance, & les évacuans seuls ont déterminé la cicatrice.

» En purgeant de temps en temps, dit
» W. DEASE (i) non-seulement nous
» diminuons considérablement la quan-
» tité des fluides circulans & principa-
» lement des fluides féroux; mais encore
» si on en fait usage dès le commence-
» ment comme moyen préservatif, les
» évacuans peuvent beaucoup contri-
» buer à rétablir dans les petits vaisseaux
» l'oscillation naturelle que la commo-

(i) Dans l'ouvrage anglois déjà cité pag. 70.

» tion & l'ébranlement du coup avoit
» altérée ou suspendue. Nous devons
» attribuer cet effet à leur action sur
» le système nerveux , au changement
» qu'ils procurent dans la circulation &
» plus particulièrement dans les petits
» vaisseaux. Aussi , ajoute l'auteur , dans
» les autres inflammations les évacuans
» sont également utiles pour détourner
» de la partie enflammée l'impétuosité
» du sang. «

L'ouvrage de M. DEASE contient
plusieurs observations sur l'avantage des
évacuans. Je ne vous en citerai qu'une,
c'est la XIX du 12 avril 1774.

» JEAN LÉESON , âge de 40 ans
» reçut obliquement sur le pariétal
» gauche un coup de sabre qui emporta
» à peu près un pouce de la première
» table. Dès le commencement il fut
» évacué abondamment ; mais le huitième
» jour je fus appelé en consultation
» avec les deux chirurgiens qui

» le voyoient , parceque depuis deux
» jours il éprouvoit quelques légers frif-
» fons , de la douleur de tête , de la
» fréquence , de la vivacité dans le
» pouls , &c. La playe étoit belle , les
» bourgeons qui s'élevoient de l'os étoient
» fermes , & le pouls , quoique fréquent ,
» étoit mol ; ce qui nous engagea à
» différer le trépan , à moins qu'il ne
» survînt quelqu'accident pressant. Nous
» ordonnâmes un clystère & un julep
» falin (k) ; le lendemain il étoit mieux ,
» il n'éprouva plus de frissons , & se
» rétablit en peu de temps.

L'utilité des évacuans est plus généra-
lement reconnue dans les ulcères , les
tumeurs , & sur-tout celles qui sont froi-
des & indolentes ; mais , comme vous
le dites fort bien , il faut dans ces cas
allier aux purgatifs les fondans , les
toniques appropriés à la nature particu-

(k) Ce julep falin est un purgatif composé de
sels neutres & de rhubarbe.

lière du mal que l'on a à combattre ; par cette combinaison on détruit peu à peu la cause humorale sans affoiblir l'action de l'estomac. Vos remarques sur l'usage des purgatifs dans la salivation mercurielle , dans le traitement des maladies scrophuleuses méritent la plus grande attention. L'académie les a entendues avec satisfaction , & ne peut qu'y applaudir ; je n'ajouterai rien à son approbation : mais il est temps de finir. Le plaisir de m'entretenir avec vous m'a entraîné bien au - delà des bornes d'une lettre ordinaire. Adieu, Monsieur & cher confrère ; agréez , je vous prie , mes complimens & les assurances de la respectueuse considération avec laquelle je suis ,

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur,
CHAUSSIER.

P. S. J'ai dit dans le cours de cette lettre que la lésion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement & l'irritation dans une partie engorgée. C'est une vérité incontestable , mais il arrive quelquefois que l'on prend l'effet pour la cause : en voici un exemple. Dans une lettre insérée dans le journal de Paris & dans la gazette littéraire M. Radenel annonce que M. S a découvert le siège de la rage , qui , dit-on, dépend d'un engorgement inflammatoire de la moëlle épinière , qui diminue d'intensité à mesure que l'on s'approche des vertèbres dorsales : mais à ces raisons séduisantes nous opposerons des expériences réitérées , des observations faites depuis long-temps avec impartialité , & fondées sur des connoissances anatomiques. J'ai vu cet engorgement de la moëlle épinière du col dans le cadavre d'une personne qui avoit terminé ses jours par un accès épileptique. Je l'ai

démontré dans mes cours publics d'anatomie en 1780 sur le cadavre d'un homme qui étoit péri d'un tétanos à la suite d'une blessure à la main.

Je l'ai également observé dans le cadavre d'un enfant mort avec des convulsions occasionnées par des vers. Enfin on le trouve également dans les animaux qui périssent avec des convulsions. Ainsi si on fait prendre à un chien de la noix vomique ou quelque'autre substance capable de déterminer les convulsions & la mort, quoique la cause de l'irritation soit dans l'estomac, les vaisseaux sanguins de la moëlle épinière du col sont tellement engorgés & distendus d'un sang noir & fluide, que la surface de la moëlle épinière du col *seulement* en paroît rouge & enflammée. Cette expérience répétée plusieurs fois, & notamment dans mon dernier cours d'anatomie, fait assez sentir que l'engorgement de la moëlle épinière du col

ne peut être regardé comme le siège de la rage, mais qu'il est évidemment l'effet des dernières convulsions. Si l'on demandoit pourquoi cet arrangement est borné à la moëlle épinière du col, pourquoi il diminue à mesure qu'on s'approche des vertèbres dorsales, je ferois voir qu'il est une suite naturelle & nécessaire du mécanisme des parties, de la disposition & des ramifications des artères & des veines vertébrales qui, en passant dans le canal formé par les trous des apophyses transverses des vertèbres cervicales, fournissent des branches à la moëlle épinière du col.





22

